

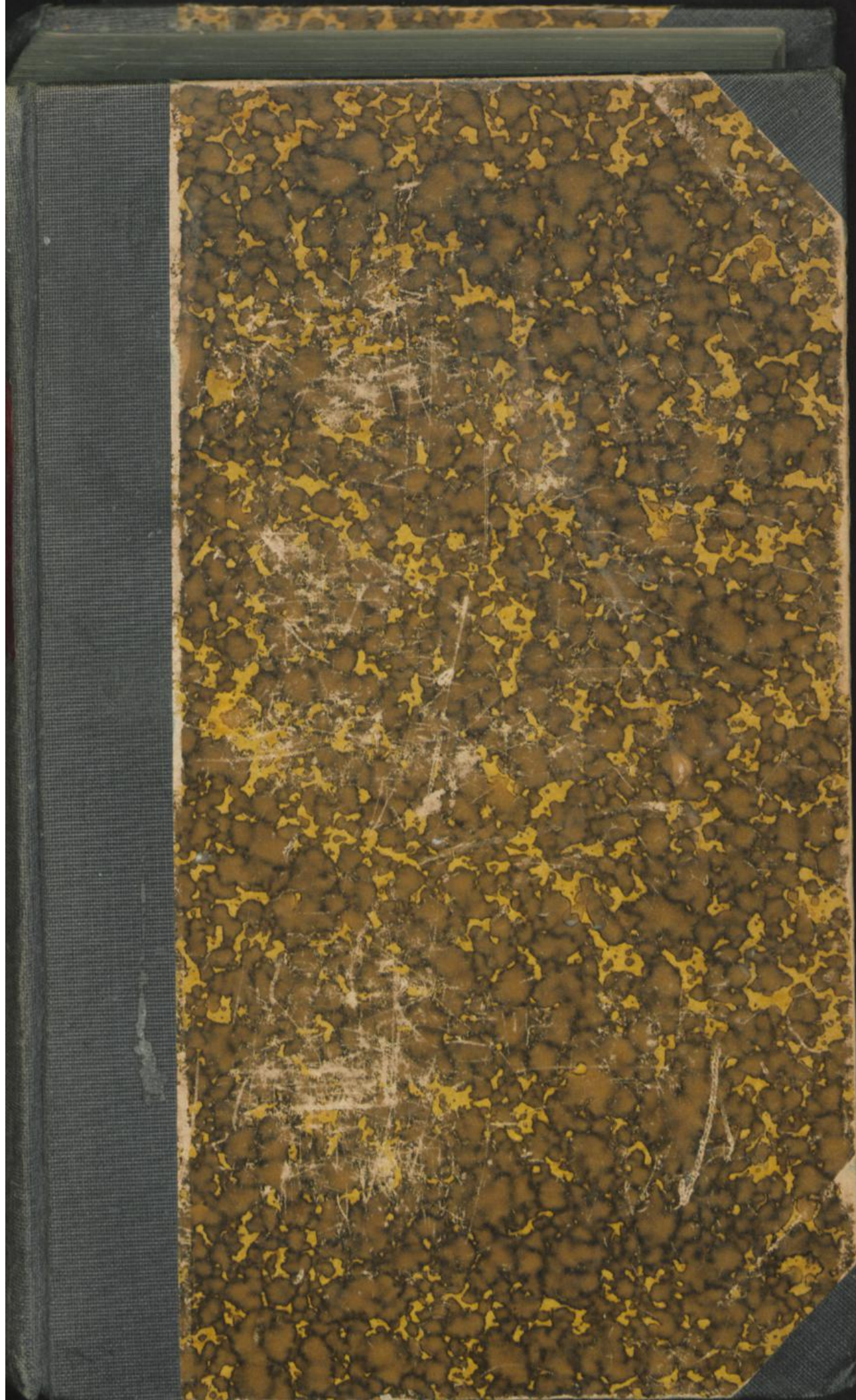
Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

filles d'honneur

Duval, Alexandre

Berlin, 1832

urn:nbn:de:hbz:5:1-19212



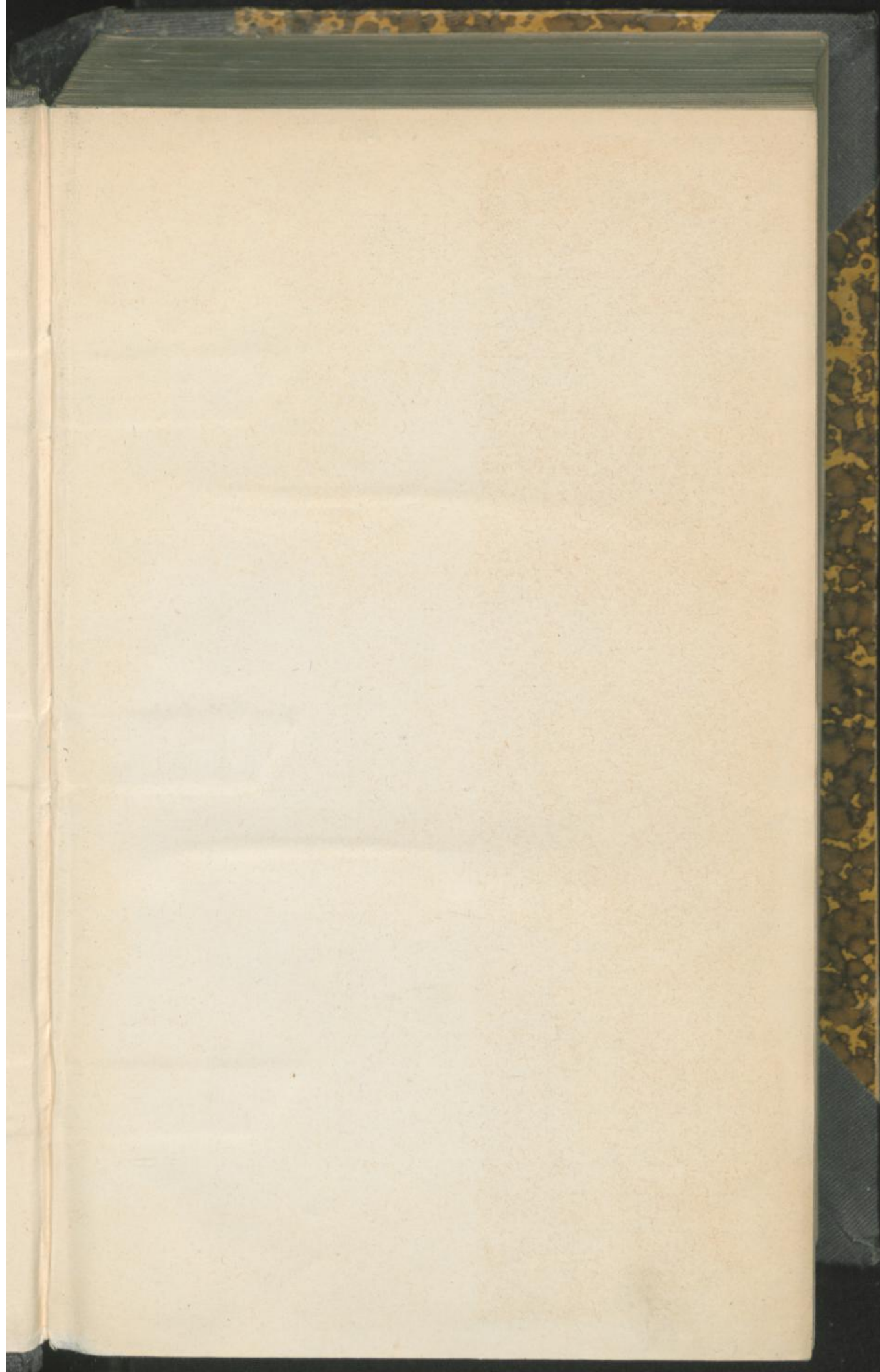
Fc40(91-100)

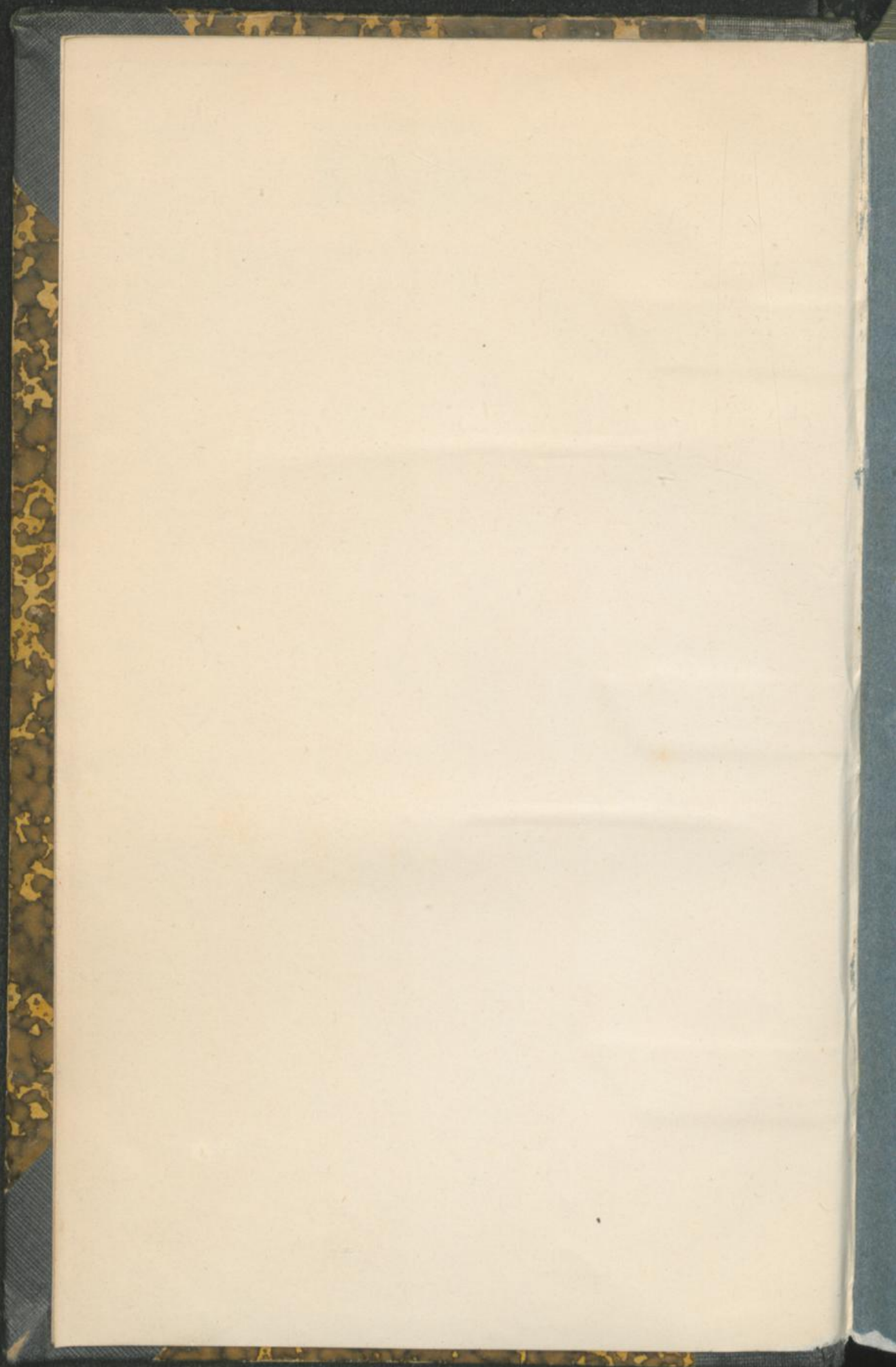


F+C40/H91-100/I

Fc 40

Revision

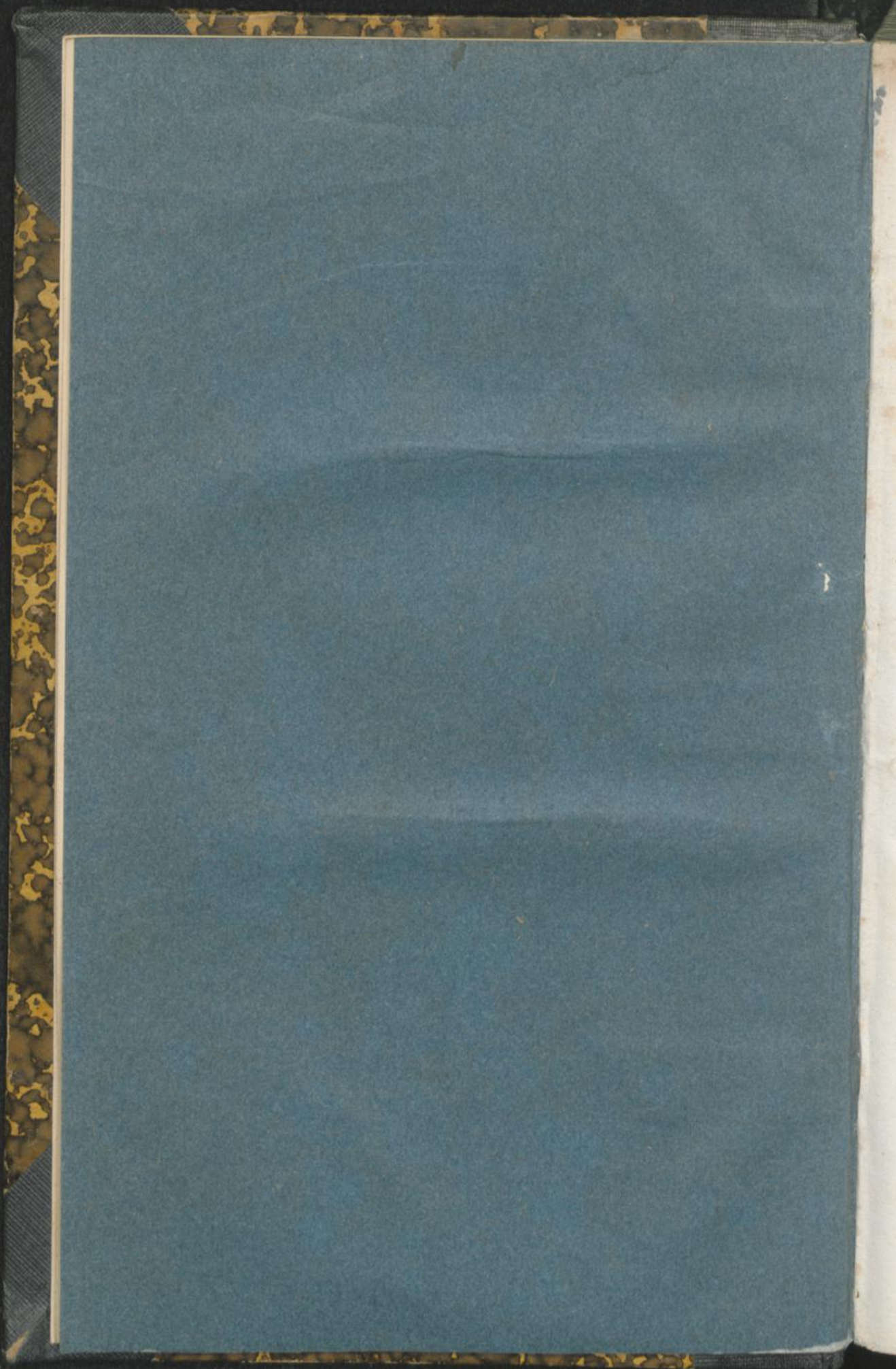




No 91

I

91-100



Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.
N^o 91.

L A
FILLE D'HONNEUR,
COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR
ALEXANDRE DUVAL.

Prix: 25 Sgr. (20 gGr.)

BERLIN,
chez Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique,
unter den Linden No. 34.

1832.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE BARON DE ROSENTHAL *Mr. DELCOUR.*
LA BARONNE DE ROSENTHAL, sa femme . . . *Mad. BRICE.*
MADEMOISELLE BRIGITTE, soeur de la Baronne *Mad. MARIUS.*
EMMA DE ROSENTHAL, nièce du Baron et fille
du major de Rosenthal, orpheline *Mlle. LANCESTRE.*
EDMOND DE ROSENTHAL, frère du Baron, sous
le nom de FRANCBURG *Mr. DURUISSEL.*
CHARLES DE ROSENTHAL, fils d'Edmond . . . *Mr. ISIDORE.*
LE CHEVALIER DE FLORELLI *Mr. MARIUS.*
UNE PRÉSIDENTE *Mlle. DESCHANEL.*
UN CONSEILLER *Mr. MORAND.*
UN DOMESTIQUE *Mr. CASTELLI.*

La scène est dans une petite ville d'Allemagne.



IMPRIMERIE DE L. W. KRAUSE.

ACTE I.

Scène I.

EDMOND, *seul, assis.*

D'attendre si long-temps, ma foi, j'ai de l'humeur!
On voit bien que mon fils est chez un grand seigneur;
En a-t-il pris déjà le ton, le caractère?
S'il ne vient pas, je vais

Scène II.

CHARLES, EDMOND.

CHARLES.

Eh quoi! c'est vous, mon père?

EDMOND.

Moi-même, mon enfant! embrassons-nous d'abord;
Et puis je vais tâcher de te gronder bien fort.

CHARLES.

Combien je suis ravi! . . .

EDMOND.

Moi, je suis en colère.

CHARLES.

Mais je

EDMOND.

Non!

CHARLES.

Le plaisir

EDMOND.

Ah! vous aurez beau faire.

Tu m'écris à Berlin que tu me rejoindras;
J'attends huit jours monsieur, et monsieur ne vient pas.

Une lettre m'apprend qu'il s'est fait secrétaire,
Et de son oncle encor! quel est donc ce mystère?
Un tel déguisement ne me dit rien de bon.

CHARLES.

Mais autrement pouvais-je entrer chez le baron?
Ne connaissez-vous pas la haine ridicule
Que chacun a pour vous, qu'on montre sans scrupule?
Ah! si vous pouviez voir cette famille-là!
On vous appelle ici le marchand de Riga.

EDMOND.

Je le suis.

CHARLES.

Le baron n'est-il pas votre frère?

EDMOND.

Nous sommes tous les deux enfants du même père.

CHARLES.

Pourquoi donc avec vous prendre un ton de mépris?

EDMOND.

C'est l'effet d'un orgueil . . . que tu n'as pas, mon fils.

CHARLES.

Que je n'aurai jamais.

EDMOND.

J'en accepte l'augure.

Chez tes nobles parents c'est un mal de nature.
Prends-y garde. Bientôt tu vas être un seigneur,
Et des droits de mon sang devenir possesseur.

CHARLES.

Que dites-vous? Le sort dans une illustre race,
Je le sais, de mon père avait marqué la place;
Mais je sais bien aussi qu'un hymen inégal
Le priva de son rang et lui devint fatal;
Qu'il fut pour cet hymen banni de sa patrie;
Et que dans la misère il eût fini sa vie,
S'il n'eût par son courage et d'honnêtes travaux
Reconquis sa fortune.

EDMOND.

Oui; mais pour mon repos,
Et pour te préserver de l'orgueilleux délire,
Cause de mon malheur, je n'ai pas dû te dire
Qu'étant déshérité, mes biens, mon rang, perdus,
A l'aîné de mes fils devaient être rendus;
Que mon père, excité par le major mon frère,
Qui voulait de mes biens devenir légataire,

Me força pour jamais de vivre en d'autres lieux,
 Avec le digne objet d'un amour malheureux.
 Cependant son courroux, peut-être légitime,
 Ne vit pas tout-à-fait ma faute comme un crime:
 Il te légua mes biens, et, je t'en fais l'avou,
 Les honneurs d'un grand nom, auquel je tiens fort peu;
 Et, pour mieux assurer sa volonté dernière,
 Le prince consentit d'être dépositaire
 Ainsi qu'exécuteur de l'acte respecté,
 Qui te rend tous mes droits à ta majorité.

CHARLES, avec joie.

Quoi, je suis possesseur?

EDMOND.

Oui, d'une seigneurie

Et du titre de comte.

CHARLES.

O bonheur de ma vie!

EDMOND.

Tes transports, mon cher fils

CHARLES.

Sont, je le sais, très-fous:

Mais je suis si content.

EDMOND.

Tu me mets en courroux!

CHARLES.

Je vais être un seigneur!

EDMOND.

Mais veux-tu bien te taire.

Vous êtes orgueilleux, monsieur le secrétaire.

CHARLES.

Je puis me rendre alors . .

EDMOND.

Mais où donc?

CHARLES.

A la cour.

Et je pourrai parler . .

EDMOND.

De quoi?

CHARLES.

De mon amour.

EDMOND.

Heim?

CHARLES.

Voilà le secret que je devais vous dire.

C'est une passion, ou plutôt un délire!
Je puis auprès d'Emma faire éclater mes feux,
Et par de tendres soins mériter d'être heureux.

EDMOND.

Allons, mon pauvre Charles a perdu la cervelle.
Quelle est cette Emma? dis.

CHARLES.

Elle est sage, elle est belle,
Elle a beaucoup d'esprit, toujours de la gaiété;
A la grâce elle unit la sensibilité.

EDMOND.

Son père?

CHARLES.

Est mort.

EDMOND.

Serait-ce? . .

CHARLES.

Oui, c'est notre orpheline,
La fille du major, enfin c'est ma cousine.

EDMOND.

La fille de celui qui causa mon malheur,
Ma nièce . . Je voulus devenir son tuteur;
Le baron repoussa mon offre généreuse;
Moi, je ne répondis à cette âme orgueilleuse
Qu'en envoyant bien vite une somme d'argent
Pour faire à l'orpheline un sort indépendant.
Elle ne doit pas être à charge à sa famille,
Si le noble tuteur de cette jeune fille
A su fidèlement placer ses revenus.
Sa dot doit bien monter à trente mille écus.
C'est peu; mais le baron, en insultant son frère,
Me priva du plaisir de la traiter en père.
On prit bien mon argent; mais on me rejeta:
Et ce fut un malheur pour cette pauvre Emma.
En la connaissant plus, j'aurais fait davantage;
Et j'aurais eu de moins le chagrin de l'outrage.

CHARLES.

Combien vous m'étonnez! Ici l'on dit pourtant
Que notre Emma n'a rien, mais rien absolument.
Puis, on assure encor que, malgré l'apparence,
Le baron son tuteur, touche à sa décadence;
Que, grâce à sa femme, il est très-obéré;
Que, sans rien consulter, elle tranche à son gré;

Et qu'enfin le baron, faible par caractère,
Vient d'être ruiné par cette épouse altière.

EDMOND.

Si madame en effet gouverne la maison,
Je crains tout pour la dot; mais j'en aurai raison.
De sa faiblesse au moins je dois punir mon frère.

CHARLES.

Son désastre prochain s'annonce sans mystère;
Partout on me l'a dit; ce qui le prouverait,
C'est un air d'embarras dans tout ce qui se fait;
On se parle tout bas, chacun court et s'agite:
Tantôt c'est le baron qui fait une visite,
Après, c'est la baronne... enfin jusqu'à sa soeur,
Soumise avec orgueil, hautaine avec douceur,
Qui damne beaucoup moins, d'un zèle charitable,
De nos pauvres humains la race abominable;
Je ne sais ce que c'est; mais tout annonce ici
Un grand événement qui donne du souci.
Il n'est dans la maison que ma jeune cousine
Qui gaiement se prépare au sort qu'on lui destine.
Elle se réjouit de quitter son tuteur.

EDMOND.

Mais où va-t-elle donc?

CHARLES.

Comme fille d'honneur,
Elle va demeurer auprès de la princesse.

EDMOND.

Comment! on l'a choisie?

CHARLES.

Elle en est dans l'ivresse.

EDMOND.

Ah!

CHARLES.

L'on suppose ici que de vivre à la cour
Est un grand avantage.

EDMOND.

Où, c'est selon le jour
Sous lequel on le voit.

CHARLES.

Chacun la complimente,
Recherche sa faveur; et même on la tourmente.
Moi, je ne sais pourquoi, je tremble à son départ...
Je n'ai pas dans ma lettre osé vous faire part
D'un soupçon...; mais j'étais fâché de votre absence.

EDMOND.

Ce soupçon, quel est-il? Tu gardes le silence?

CHARLES.

Une fois à la cour . . le prince qu'on chérit
Unit à la bonté le plus aimable esprit . .
Le monde à ce sujet déjà le calomnie.

EDMOND.

Elle est bien, ta cousine?

CHARLES.

Ah! dites donc jolie!

EDMOND.

Et de l'esprit?

CHARLES.

Beaucoup; mais vif, indépendant.

EDMOND.

Son caractère?

CHARLES.

Est bon, et surtout prévenant:
C'est un mélange heureux de raison, de folie,
De sensibilité, d'aimable étourderie;
Elle rit, elle pleure. et presque au même instant;
C'est un petit démon, après, c'est un enfant
Repentant et soumis, dont l'âme franche et pure
N'a rien reçu de l'art, et tout de la nature.

EDMOND.

Tu la peins en amant . . Comment peux-tu savoir? . .

CHARLES.

Oh! j'ai l'occasion bien souvent de la voir:
Dans moi seul elle a mis toute sa confiance.
Ses aimables secrets sont ceux de l'innocence,
Que l'on a fait sortir des plus gothiques tours
Du plus vieux des châteaux, pour vivre dans les cours.
Point d'orgueil, point de ton: sans être familière,
Elle agit avec moi, mais . . comme avec son frère.
Vous ne m'écoutez plus.

EDMOND, à lui-même.

Pour un ambitieux . .

CHARLES.

Qui vous fait donc rêver?

EDMOND, de même.

Il n'est rien de honteux.

Qu'importe le moyen, pourvu qu'il réussisse.
Il croit qu'en s'y livrant il ennoblit le vice:
Et ne rougit pas même, au sein de la grandeur,

Des honneurs achetés du prix de son honneur.
 La famille autrefois était dans la disgrâce;
 Et je vois qu'à la cour elle a repris sa place.
 Sans raison, sans motif, une telle faveur
 Est l'effet d'un amour . .

CHARLES.

Mon père, quelle horreur!

EDMOND.

Je dois à mes chagrins, à mon expérience,
 Du coeur des courtisans la triste connaissance.
 On sait que ces messieurs ont un code pour eux;
 Ce qui pour des bourgeois serait bas et honteux
 Passe chez certains grands pour une honnête intrigue.
 Oui, d'illustres amours l'histoire trop prodigue
 Te convaincra bientôt que le vice honoré
 Pour monter aux grandeurs est souvent un degré.

CHARLES.

O fatale clarté!

EDMOND.

Crains qu'elle ne t'égare.
 Si de ces vils traités l'exemple n'est pas rare,
 Et si l'ambition les signa sans pudeur,
 Ils furent quelquefois rejetés par l'honneur.

CHARLES.

Et votre frère aurait . .

EDMOND.

Sans doute, je m'abuse.
 Calme-toi; c'est à tort peut-être que j'accuse . .
 Si mes soupçons, mon fils, étaient sans fondement . .
 Je veux dans la maison épier le moment . .
 Et savoir par Emma le moyen dont on use . .
 Bon; pour y parvenir, je me sers de ta ruse;
 Trois heures vont suffire au plus pour m'éclairer.
 Dans le coeur du baron je saurai pénétrer.
 Il se laissera prendre à mon adroit langage;
 Il ne peut reconnaître un trait de mon visage,
 Puisqu'il était enfant lorsque je suis parti.
 Je puis donc sans danger te venir voir ici;
 Sous un nom emprunté tu t'es fait secrétaire,
 Eh bien, dans la maison tu présentes ton père;
 Et je promets alors, une fois introduit,
 De sauver la vertu sans scandale et sans bruit.

CHARLES.
Ah! ce plan me ravit! Eh! mais je crois entendre...

EDMOND.
Et qui donc?

CHARLES.
Mon Emma,

EDMOND.
Quoi si, matin, se rendre
En ce salon?

CHARLES.
On a des prétextes divers:
Un jour, c'est pour un livre, un autre pour des vers,

EDMOND.
C'est très-bien, et je vois, d'après son caractère,
Que par elle bientôt je saurai le mystère.
C'est une enfant qui doit aimer fort à jaser.

CHARLES.
Avec vous elle aura du plaisir à causer.
Elle est si confiante... Ah! mon père, c'est elle!

EDMOND.
Dis-moi donc qui je suis et comment je m'appelle?

CHARLES.
Oui, vous allez la voir.

EDMOND.
Mais mon nom?

CHARLES.
De Franchbourg.

EDMOND.
Mon état?

CHARLES.
Commerçant.

EDMOND.
Mon pays?

CHARLES.
De Hambourg.

Scène III.

EMMA, CHARLES, EDMOND.

EMMA, sort d'un appartement à droite de l'acteur.

(Apercevant Edmond.)

Ah! Charles, je venais... Monsieur, je vous salue.

EDMOND.

(A part.)

Pardon, mademoiselle . . Oh! comme elle est émue!

EMMA, *embarrassée un papier à la main.*

Ce sont encor des vers; j'ai dû les apporter . .

Vous êtes en affaire, et je . .

CHARLES.

Daignez rester.

EDMOND.

L'aspect d'un étranger peut-être ici vous gêne?

Mais vous excuserez le motif qui m'amène.

J'arrive, et je venais pour embrasser mon fils,

EMMA, *vivement.*

Quoi! monsieur; vous seriez . .

CHARLES.

Le meilleur des amis:

Et le plus tendre père.

EMMA, *passant au milieu.*

Eh bien! je vous assure

Qu'on vous reconnaîtrait d'abord à la figure;

Vous avez certain air d'esprit et de bonté

Qui m'eût fait deviner bientôt la parenté.

CHARLES, *à part.*

Charmante!

EDMOND, *à part.*

C'est mon fils qui me vaut sa louange,

EMMA.

Mais je dois vous laisser.

CHARLES.

Non, non.

EMMA.

Je vous dérangé.

(A Charles.)

Vous avez avec moi je ne sais quel maintien!

Vous n'osez me parler! monsieur, ce n'est pas bien.

Je vois trop le motif qui vous rend si timide;

A vous le reprocher votre air froid me décide.

Sans doute, vous croyez qu'en vivant à la cour

J'oublierai mes amis, et dès le premier jour?

Grâce au ciel! je n'ai point ce mauvais caractère;

Je ne serai jamais inconstante, ni fière:

La fierté, je le sais, est un vilain défaut.

EDMOND.

C'est quelquefois celui de nos gens comme il faut.

EMMA, *avec chagrin.*

Non, ce n'est pas le mien; et je sais par moi-même
Tout ce qu'on fait souffrir par un orgueil extrême.

(*Légalement.*)

Mais, de grâce, messieurs, laissons cet entretien.
De tous mes chers parents je ne vous dirai rien.
A l'aspect du bonheur aisément tout s'oublie.

EDMOND, *finement.*

Vous fûtes malheureuse en commençant la vie?

EMMA.

Jamais, par mon tuteur; mais . . causons plus gaîment
De moi, de votre fils, d'un établissement.

CHARLES, *riant.*

Vous voulez me placer?

EMMA.

Oui, la princesse est bonne,
Et je puis obliger par l'emploi qu'on me donne.
J'appellerai sur lui les biens et les honneurs:
C'est qu'il sera très-bien parmi nos grands seigneurs.

EDMOND.

Pour mon Charles, d'abord, je vous en remercie.

EMMA.

Mais je dois le servir, si je suis son amie.
Il ne vous a pas dit que je viens le matin
Causer de lui, de moi, de tout le monde enfin.
Votre fils a séduit jusques à la baronne!
Elle oublie avec lui son auguste personne;
Elle parle bien moins de ses seize quartiers,
Et du mépris qu'elle a pour tous les roturiers!
Et madame Brigitte, une soeur de ma tante,
Que l'on dit un peu prude, et même un peu méchante,
Qui, d'un air patelin, lui montre des égards;
Ce sont de petits soins, de doucereux regards;
C'est pour le convertir et l'arracher au monde . .
Ah! sur notre crédit que votre espoir se fonde;
Car je puis assurer, vous en serez témoin,
Que protégé par moi, le jeune homme ira loin.

EDMOND.

Oh! je n'en doute pas.

CHARLES.

Combien elle est aimable!

EMMA, *avec un air mutin.*

Des plus vastes projets, moi, je me sens capable.
J'ai dans le caractère un peu de fermeté.

EDMOND.

Où, je vous crois terrible!

EMMA, *riant*.

Oh! non, en vérité!

Mais depuis quelque temps je suis très-résolue.
 Et j'ai peur d'être un jour une femme absolue,
 C'est la faute pourtant de monsieur le baron :
 On a commencé tard mon éducation ;
 Et le peu que je sais n'est dû qu'à la visite
 Que nous fit par hasard un homme de mérite ;
 Mais Charles le connaît?

CHARLES.

Qui donc?

EMMA.

Ce chevalier

Qu'on nomme Florelli.

CHARLES.

Qui? cet aventurier?

Ce Florentin connu, bouffon de la princesse ;
 Qui, pour la complaisance ayant pris la bassesse,
 Flatteur de son métier, charlatan effronté,
 Le valet des valets des gens de qualité ;
 Qui vous presse les mains, puis vous embrasse encore,
 Et du titre d'ami partout vous déshonore!

EMMA.

En effet, en entrant, il loua ma beauté,
 Ma grâce, ma noblesse, et ma naïveté.
 Je ne l'écoutais pas sans éclater de rire ;
 Il me semblait si fou quand je l'entendais dire,
 Tout en gesticulant, d'une voix et d'un ton . .
 „Ah! qu'elle est bellissime! Eh quoi! dans ce canton
 „Enfouir ce trésor, cette aimable personne,
 „Digne d'un sort brillant, bien plus, d'une couronne.
 „C'est montrer aux humains trop de sévérité
 „Que de leur dérober cette divinité.”

EDMOND, *à part*.

Ah! vil serpent des cours!

CHARLES, *à part*.

Je vois trop que mon père . .

EDMOND, *à Emma*.

Ainsi sur votre sort, ce chevalier sincère
 Doit avoir influé?

EMMA.

Beaucoup, en vérité,

A présent tout le monde est rempli de bonté;
 Et ma tante, et sa soeur, ont changé de langage.
 Oui, c'est au chevalier, à son heureux voyage,
 Que je dois cet accueil. On me disait avant:
 „Jamais on ne pourra corriger cette enfant.”
 Maintenant, la baronne est douce et prévenante,
 Et veut qu'en lui parlant, je l'appelle ma tante.
 Elle-même me nomme, „et ma chère, et mon coeur;”
 L'éloge, autour de moi, forme un concert flatteur.
 Je parle avec esprit, et je danse avec grâce;
 Il n'est point, à la cour, de beauté qui m'efface;
 Je donne à tous mes mots un tour fin, gracieux;
 Je ravis tous les coeurs, je charme tous les yeux.
 Enfin dans la maison je suis une merveille.
 Qui, dans cet univers, n'aura point sa pareille.
 Il faut, en vérité, que mes parents soient fous!
 Moi, de leurs compliments, je me moque entre nous;
 Et profitant gaîment du sort qu'on me destine,
 Au présent qui sourit je livre l'orpheline.

CHARLES, à part.

Enfin, nous savons tout.

EDMOND, à part.

Je crains bien que mon fils . .

EMMA.

De ce que je dis là vous avez l'air surpris?
 Qu'avez-vous tous les deux?

EDMOND, finement.

Je songe à la princesse,
 A l'honneur, au plaisir de l'avoir pour maîtresse.
 On peut tirer parti d'une protection
 Qui doit doubler un jour l'éclat d'une maison.

EMMA.

C'est ce que l'on m'a dit . . Sans cesse on me répète,
 Que par moi mes parents ont leur fortune faite.
 Si je plais à la cour, ma foi, tant pis pour eux!
 Je les congédierai comme des orgueilleux.
 J'en excepte celui qui m'a servi de père;
 Il a pour sa pupille une amitié sincère . .

(Malignement.)

Mais, sa femme le mène . .

EDMOND, riant.

Ah!

EMMA, à Edmond.

Dois-je révéler? . .

C'est vous aussi, monsieur, qui me faites parler.

Scène IV.

EMMA, LE BARON, CHARLES, EDMOND.

LE BARON, dans le fond du théâtre, en entrant.

Mes chevaux! à la cour il faut que je me rende.

EMMA, à Edmond,

C'est mon oncle.

(Elle va au-devant du baron, Charles passe près d'Edmond.)

EDMOND, à part.

A la cour! l'impatience est grande.

LE BARON, à Emma.

Je vous cherchais, Emma . . Quel est donc ce monsieur?

EDMOND, à part, regardant le baron.

Eh quoi! voilà mon frère! et cependant mon coeur
Ne me dit rien encor.

EMMA, au baron.

De Charles c'est le père.

LE BARON, sans y faire attention.

C'est bien.

CHARLES, montrant son père.

Je vous présente . .

LE BARON, allant à Emma.

Il faut avant, ma chère . .

EDMOND, à Charles.

Bientôt j'aurai mon tour.

LE BARON, à Emma.

Sachez qu'hier au soir,

La princesse m'a dit qu'elle voulait vous voir;
Que l'on vantait partout votre humeur enjouée . .

EMMA.

Quoi! près de la princesse on m'a déjà louée!

LE BARON.

Et si bien que, ce soir, au cercle de la cour
Vous serez présentée.

EMMA.

Ah! c'est un vilain tour.

Quoi! ce soir, tout de bon?

LE BARON.

Oui, ce soir, ce soir même.

EMMA.

Cette nouvelle-là me cause un trouble extrême!
Comme je vais trembler!

LE BARON.

Allons, rassurez-vous;
Vous n'aurez qu'à jouir de l'accueil le plus doux.

*(Le baron lui parle bas.)*CHARLES, *bas à Edmond.*

Ils ont de grands secrets!

EDMOND, *bas à Charles.*

N'importe, il faut attendre.

CHARLES, *de même.*

Comment vous présenter? voudra-t-il nous entendre?

EDMOND, *de même.*

A devenir poli je prétends le forcer;
Dans mes filets, lui-même, il viendra s'enlacer.

EMMA, *en saluant le baron.*

Toujours à vos conseils je soumettrai ma vie.

(Haut à Charles et à Edmond.)

Messieurs, je vais ce soir

LE BARON, *voulant l'empêcher de parler.*

Permettez, chère amie

EMMA.

Et pourquoi donc cacher ce qui nous fait plaisir?
D'ailleurs, de mon départ il faut bien l'avertir.

(A Charles et à Edmond.)

C'est aujourd'hui, messieurs, que dans toute ma gloire
Je parais à la cour.

CHARLES, *à Edmond.*

O ciel! faut-il l'en croire!

(Haut.)

Eh quoi! mademoiselle? . . .

EMMA.

Oui, Charles, dès ce soir

On va m'y présenter.

CHARLES, *à son père.*

Je suis au désespoir!

LE BARON.

C'est assez, mon enfant; madame la baronne
Désire vous parler; serez-vous assez bonne
Pour aller à l'instant? . . .

EMMA, ironiquement.

J'aurai cette bonté.

Pourquoi donc augmenter ainsi ma vanité ?

Si, confiante en vous, au sort qu'on me destine,

(Qui n'est que trop brillant, pour moi, pauvre orpheline,)

Aujourd'hui je m'empresse à suivre vos avis,

(En faisant à Charles un signe de tête.)

C'est afin d'être utile un jour à mes amis.

(Elle sort.)

Scène V.

LE BARON, CHARLES, EDMOND.

EDMOND, à part.

C'est la raison, vraiment.

CHARLES, à Edmond.

A peine il nous regarde.

Quel orgueil !

EDMOND.

A parler, ma foi, je me hasarde.

(Au baron, en passant au milieu.)

Monsieur . . .

LE BARON.

Eh bien ! mon cher.

CHARLES, à part.

Il me donne une humeur . . .

LE BARON, d'un ton de protecteur.

Vous me demandez donc ? . . .

CHARLES, à part.

Ah ! quel air de hauteur !

EDMOND, d'un ton d'ironie.

Je ne demande rien, je vous le certifie.

Je suis riche, monsieur : et mon fils, de sa vie,

N'aura, grâce à moi, besoin d'un protecteur.

LE BARON, à Charles.

Quel est donc votre père ?

EDMOND.

Un riche commerçant.

Eh mais ! je suis, monsieur,

LE BARON.

Cet état, je l'honore.

EDMOND.

Il donne la richesse. En vérité, j'ignore

La fille d'honneur. Rép. No. 91.

Pourquoi mon fils, qui peut prétendre à de grands biens,
 D'en jouir noblement veut s'ôter les moyens.
 Sans ma permission il se fait secrétaire;
 Il peut en avoir trois, si cela peut lui plaire.
 Est-ce l'ambition qui peut le tourmenter?
 Il est de ces emplois que je puis acheter.
 D'ailleurs, j'ai vingt barons qui m'offrent de le prendre;
 Dès demain, s'il le veut, chez eux il peut se rendre:
 Tous sauront l'appuyer de leur protection.
 Ils m'ont, il est très-vrai, quelque obligation.
 Mon coffre, bien souvent, leur sert de ressource;
 Tous ces nobles messieurs ont puisé dans ma bourse.
 C'est un faible; pour moi, j'aime les grands seigneurs.
 Ainsi je puis pour Charle avoir des protecteurs.

LE BARON.

Qu'en avez-vous besoin? il sait combien je l'aime.

EDMOND.

Non, pour lui je vous trouve une froideur extrême.

CHARLES, à part.

Que mon père est adroit!

LE BARON, passant au milieu.

C'est bien mal me juger!

En le plaçant bientôt, je prétends me venger.

EDMOND.

Non, de votre bonté . . .

CHARLES.

Moi, je vous remercie.

LE BARON.

J'ai pour Charle une estime . . .

CHARLES.

Et je m'en glorifie.

EDMOND.

Et vous avez raison! C'est un aimable enfant.
 Cela me fait penser . . . ah! j'y suis maintenant,
 Qu'une très-grande dame, elle est, je crois, princesse,
 Par la reconnaissance à mon fils s'intéresse.
 De la rapace main d'avidés créanciers
 J'ai sauvé son château, de mes propres deniers.
 Cette princesse-là sera sa protectrice.

LE BARON, avec chaleur.

Je ne souffrirai pas, monsieur, cette injustice.
 M'enlever mon ami! c'est être trop cruel:
 Et Charle, en me quittant, se rendrait criminel.

CHARLES.

Monsieur, je suis charmé . . .

LE BARON, à Edmond.

Non, vous avez beau faire.

EDMOND.

Et moi je ne veux plus qu'il reste secrétaire.

CHARLES.

Mon père, cependant . . .

LE BARON.

Vous le verrez un jour,

Par mes soins, devenir un conseiller de cour.

Tout semble m'annoncer une faveur prochaine;

Le prince me confie à présent son domaine.

Vous devez croire alors que ma protection

Peut au moins s'élever à votre ambition.

EDMOND.

Mais, monsieur le baron, il faut que je l'emmène

Pendant cinq ou six mois.

LE BARON.

Non, pas une semaine.

EDMOND.

J'arrive pour le voir.

LE BARON.

Vous le verrez ici.

EDMOND.

Je crains d'importuner . . .

LE BARON.

Mais Charles est mon ami.

Venez, venez chez moi; n'est-il pas convenable

Qu'il m'amène son père, un homme respectable,

Un digne commerçant, et dont la probité

Egale, pour le moins, la générosité?

Loin que votre présence ou me blesse, ou me gêne,

Ne pas venir me voir me ferait quelque peine.

Donnez-moi votre main, cher monsieur de Franchbourg.

Ah! de mon amitié j'attends quelque retour:

Et croyez bien surtout mes sentiments sincères.

EDMOND, lui secouant la main.

Allons, je le veux bien; aimons-nous comme frères.

Scène VI.

EDMOND, LE BARON, CHARLES, UN DOMESTIQUE,

LE DOMESTIQUE, annonçant du fond.

Monsieur, votre voiture . . .

LE BARON.

Il suffit, je m'y rends.

[Le domestique sort.]

EDMOND.

Vous allez à la cour ?

LE BARON.

Oui, c'est un contre-temps.

Bientôt je reviendrai, car je veux d'une affaire
Vous parler en secret.

EDMOND.

Si de mon ministère

Elle dépend un peu . . .

LE BARON.

Je vous dirai cela.

(Lui prenant la main.)

Si vous saviez combien je vous aime déjà.

Je vais vous le prouver; dès aujourd'hui, de Charles

D'une façon pressante à mon prince je parle:

On verra ce que peut un ardent protecteur !

Je suis de vos amis, et votre serviteur.

(Il sort par le fond.)

Scène VII.

EDMOND, CHARLES.

EDMOND.

On a besoin de moi.

CHARLES.

Vous avez une adresse !

EDMOND.

Il pourra m'en coûter un peu, je le confesse :

Mais chez notre baron je me trouve introduit.

C'est un ami très-chaud, que l'intérêt conduit.

CHARLES.

Mais, oui; son amitié me semble intéressée.

EDMOND.

Il a, sur certain point, deviné ma pensée.

Un grand seigneur reçoit toujours très-poliment

Le plus obscur bourgeois qui prête son argent.

Oui, mais en attendant que mon aimable frère

Daigne emprunter mon or, songeons à notre affaire.

En sauvant ta cousine, évitons un éclat;

Evitons de blesser un coeur trop délicat.
 Quelque renseignement sur la cour et la ville,
 Dans ce moment pourrait nous être très-utile.
 Courons chez mon banquier; et nous apprendrons-là
 Ce qu'on dit du baron, de la cour et d'Emma.

(Ils sortent par la gauche.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Scène I.

LA BARONNE, LE BARON.

LA BARONNE.

Oui, monsieur, je le dis, je le dirai sans cesse,
Il faut craindre à la cour, de montrer sa faiblesse.

LE BARON.

Mais que prétendez-vous ?

LA BARONNE.

Me venger quelque jour
Des traîtres qui m'ont fait exiler de la cour.

LE BARON.

Moi, j'ai tout oublié . . De retour d'un voyage,
Je vois que la faveur redevient mon partage;
Encor tout étonné de ce bonheur subit . .

LA BARONNE.

Ah! vous ne savez pas jusqu'où va mon crédit!
J'ai très-bien profité de votre longue absence . .

LE BARON.

Craignez nos ennemis; et que votre prudence . .

LA BARONNE.

Non.

LE BARON.

Votre haine encor . .

LA BARONNE.

Doit s'accroître au moment
De les accabler tous de mon ressentiment.
C'est ce grand maréchal, vertueux hypocrite,
Qui causa mon exil; ce souvenir m'irrite:
Avec tous ses grands mots, d'honneur, de probité,
Combien m'a fait de mal sa feinte loyauté!

Il croyait bien m'avoir pour toujours éclipsée;
 Mais je rentre à la cour, et j'y rentre offensée:
 Oui, monsieur, qu'on me laisse arriver une fois,
 Et notre sermonneur ira prêcher ses bois.

LE BARON.

Quels sont donc vos projets? se peut-il que l'intrigue? . .

LA BARONNE.

Je reprendrai mes droits, qu'avec raison je brigue.
 Pour vous, qui vous réglez sur le bon ton des cours,
 Des profonds courtisans employez les détours;
 Apaisez, d'un souris, des haines implacables;
 Dérobez votre humeur sous des formes aimables.
 Loin de vous imiter, mon courroux, mon dédain,
 Effraieront ces ingrats de mon pouvoir prochain.

LE BARON.

Moi, je n'ai d'autre espoir, lorsque je rentre en grâce,
 Que d'obtenir du prince une éminente place;
 Que d'obtenir de plus, et j'aurai son aveu,
 Les biens injustement légués à mon neveu.

LA BARONNE.

Oh! pour les réclamer je vous donne un bon guide!

LE BARON.

Qui donc? ce chevalier, que l'on dit un perfide,
 Qui fait chez moi le maître, et, fort de mon crédit,
 Semble me protéger alors qu'il m'avilit?

LA BARONNE.

Oui, c'est un intrigant que le sort favorise.

LE BARON.

Vous l'accueillez trop bien, s'il faut que je le dise:
 Dès qu'il s'absente un jour, vous l'envoyez chercher.
 Est-il quelque secret qu'on veuille me cacher?

LA BARONNE.

Laissez-nous donc agir, ce n'est pas votre affaire.
 Cet homme, j'en conviens, a lieu de vous déplaire;
 Mais de pareilles gens contre nos envieux
 Il faut bien s'étayer . . Par quelques mots heureux,
 Par des contes plaisants, chez les grands ils se glissent,
 Flattent leurs passions, à leur haine s'unissent,
 Surprennent leurs secrets; et puis vont à prix d'or
 Trahir leurs bienfaiteurs, et les vendre au plus fort:
 Espèce dont il faut redouter l'influence,
 Acheter la parole, ou payer le silence;
 Qu'on craint de rencontrer, que pourtant on reçoit,

Qu'on méprise partout, et que partout on voit.

LE BARON, apercevant le chevalier qui entre par le fond.
Le chevalier!

Scène II.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE BARON.

LA BARONNE, au chevalier, d'un air caressant.
C'est vous!

LE CHEVALIER, se tenant éloigné.
Je demande la grâce . .

LA BARONNE.
Venez, auprès de moi vous avez votre place.

(Le chevalier baise la main de la baronne.)

Oui, nous avons toujours du plaisir à vous voir;
Votre agréable esprit . . Si vous pouviez savoir
Tout le cas que je fais de votre amitié tendre . .
Quand je parle de vous, si vous pouviez m'entendre . .
Je ne dis pas encor ce que vous méritez . .

LE CHEVALIER.
Ces éloges de moi . .

LA BARONNE.
Ce sont des vérités.

Demandez au baron,

LE BARON.
Chevalier, notre affaire . .

LE CHEVALIER.
Je m'en suis occupé; j'ai vu le secrétaire.
Bientôt . .

LA BARONNE.
Ah! vous aussi vous avez des secrets! . .
Moi, qui m'occupe peu de vos grands intérêts,
Je retourne à l'instant auprès de ma pupille;
A ses arrangements ma présence est utile.
Vous dînez avec nous? . .

LE CHEVALIER.
J'aurai toujours l'honneur . .

LA BARONNE.
Fort bien . . C'est nous traiter en vrais amis de coeur.

(Elle sort par le fond.)

Scène III.

LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER.

Auprès de nos messieurs, tout va le mieux du monde.

LE BARON.

C'est sur leur amitié que mon espoir se fonde.

LE CHEVALIER.

Quatre mille ducats, et vous avez le bien.

LE BARON.

Il faut autant d'argent?

LE CHEVALIER.

Comment? mais c'est pour rien.

Songez à ce que vaut la magnifique terre
Qui devait composer le lot de votre frère,
Et dont on vous priva pour enrichir son fils.

LE BARON.

Quatre mille ducats! c'est mettre un bien haut prix
À ce qu'ils font pour moi.

LE CHEVALIER.

Ce sont tous gens honnêtes.

LE BARON.

Qui se font bien payer.

LE CHEVALIER.

Puis, les pièces sont prêtes.

Au prince voulez-vous que l'on fasse un rapport?
Il faut que pour ce soir vous m'apportiez votre or.

LE BARON.

Que font-ils tant pour moi? Si le prince, qui m'aime,
Le veut, j'aurai les biens par le testament même:
Certain article dit, très-positivement,
Que si le cher neveu ne vit pas noblement,
De la noble famille il faut qu'on le retranche,
Et qu'on donne les biens, le titre, à l'autre branche.

LE CHEVALIER.

C'est on ne peut pas mieux; mais il n'est pas un fait
Qui montre le neveu comme un mauvais sujet.

LE BARON.

Et peut-il de son rang avoir le caractère?

LE CHEVALIER.

J'en conviens; cependant, c'est une preuve à faire.

LE BARON.

Le testament est clair, mais en l'interprétant . .

LE CHEVALIER.

C'est pour l'interpréter que l'on veut de l'argent.

LE BARON.

La volonté du prince est toujours la justice.

LE CHEVALIER.

Pour le faire vouloir, il faut un sacrifice.

LE BARON.

Qu'on suppose au neveu, goûts abjects, mauvais ton . .

LE CHEVALIER.

Eh bien ! il faut payer la supposition.

Ainsi, tout compte fait, pour appuyer la cause,

Il faut pour l'interprète, et celui qui suppose,

Et le crédit qu'anprès du prince on peut avoir,

Et pour la volonté de le faire vouloir,

Quatre mille ducats, sans délai ni remise,

Que l'on distribâra, mais par mon entremise.

LE BARON.

Quatre mille ducats ! je n'ai pas un écu.

LE CHEVALIER.

On trouve de l'argent avec un bon reçu.

LE BARON.

Mais, de tous nos banquiers, en est-il un qui prête ?

LE CHEVALIER.

Nous obliger, pour eux, devrait être une dette.

LE BARON.

J'ai bien ici quelqu'un, un riche commerçant.

LE CHEVALIER.

Bene : ces messieurs-là sont toujours en argent.

LE BARON.

C'est un original ; de Charles c'est le père.

LE CHEVALIER.

A cet original il faut chercher à plaire.

Il peut nous avancer . .

LE BARON, *en riant*.

Tantôt il s'est vanté

D'aimer avec excès les gens de qualité ;

Il leur prête, dit-il, avec magnificence.

LE CHEVALIER.

L'aimable homme ! avec lui je ferai connaissance,

LE BARON.

Mais, il montre un orgueil . .

LE CHEVALIER.

Cet orgueil est permis,
 Et quiconque a de l'or a d'illustres amis.
 Un grand nom n'offre plus qu'une vaine apparence,
 S'il ne s'est prudemment greffé sur la finance.
 Voyons le commerçant.

Scène IV.

CHARLES, LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER, à part, apercevant Charles.

Notre jeune homme! bon.

(A Charles, qui entre par la gauche.)

Quel ami vous avez dans monsieur le baron!

CHARLES.

Eh quoi! votre bonté . .

LE BARON, à Charles.

D'un devoir je m'acquitte.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur le baron se connaît en mérite.

A sa protection je joindrai mon crédit:

Tout homme a du talent, sitôt que je l'ai dit.

Parbleu! mon cher baron, à votre secrétaire

Pourquoi n'avez-vous pas parlé de votre affaire?

Son père . .

LE BARON, avec humeur.

Fi! laissez . .

LE CHEVALIER.

Mais, s'il est commerçant,

Il a chez nos banquiers . .

LE BARON.

Quoi! toujours cet argent?

CHARLES, finement.

Mon père en a partout.

LE CHEVALIER.

Vous entendez; son père

A partout . .

LE BARON.

Eh! morbleu! voulez-vous bien vous taire!

Cet indiscret propos devient presque outrageant,

Et pour n'en pas rougir, je vous quitte à l'instant.

(Il sort par le fond.)

Scène V.

CHARLES, LE CHEVALIER.

CHARLES.

Vous aviez un projet?

LE CHEVALIER.

C'est une bagatelle;

Le baron manquera l'affaire la plus belle,
Si, dans ce même jour, on ne lui prête pas
Une somme qui doit le tirer d'embarras.

CHARLES, à part.

Ils n'étaient si polis . .

LE CHEVALIER,

C'est avec votre père,

(D'un air caressant.)

Qu'en effet nous devons . . Quelle belle carrière
Vous allez parcourir! Que d'illustres faveurs!
Mais n'allez pas broncher au chemin des honneurs!

CHARLES.

Comment?

LE CHEVALIER.

Tout est conclu, vous avez une place.
Ce bon jeune seigneur, il faut que je l'embrasse.
Ami! c'est par l'esprit, la générosité,
Que l'on prouve qu'on est homme de qualité.
Au revoir, cher enfant!

(Il sort par le fond.)

Scène VI.

CHARLES, seul.

Va, flatteur misérable!

Oh! que ne peut de l'or la soif insatiable!

Scène VII.

EDMOND, CHARLES.

EDMOND, entrant par la gauche.

Eh bien! mon cher ami, ce que j'ai présumé
N'est que la vérité . . Je suis bien informé:

Le baron, exilé par l'effet d'une brigue,
Reparaît à la cour; mais, par une autre intrigue,
On prétend que du prince il sera favori:
A son sujet enfin la cour n'a plus qu'un cri.
De nos plus grands emplois, on le trouve capable;
C'est un aigle en affaire, une tête admirable.
Il a de protégés un cortège flatteur.

CHARLES.

Je ne le croyais pas en si grande faveur.

EDMOND.

(*Charles fait un mouvement.*)

Emma . . sans le savoir, lui vaut cet avantage.
Oui, le prince l'a vue en un certain voyage . .
Il en est très-épris.

CHARLES.

J'habite la maison,

Et jamais un seul mot n'a fait naître un soupçon.

EDMOND.

C'est ce que l'on m'a dit . . L'ambitieuse femme,
Malgré le vaste plan qui l'agite et l'enflamme,
A su, très-prudemment, renfermer ses secrets.
On dit que le baron ignore ses projets.
Et, quant à cette soeur, dont l'esprit tout mystique
Ne va pas au-delà d'un détail domestique . .
C'est une femme nulle.

CHARLES.

On croit que le baron

Ne fut jamais instruit? . .

EDMOND.

On assure que non.

Si sa femme intrigua, c'est pendant son absence;
A son retour, il trouve et faveur et puissance,
Mais qu'il n'a cru devoir qu'à d'illustres amis;
Et, dès qu'à cette cour il est encore admis,
Il doit trouver tout simple aujourd'hui que sa nièce
Soit de même appelée auprès de la princesse:
Enfin, à cette intrigue on le croit étranger.

CHARLES.

Quoi! . .

EDMOND.

C'est un chevalier qui sut tout arranger;
Un intrigant bouffon, qui se dit gentilhomme,
Et qui, pour le prouver, veut vous mener à Rome.
Je veux l'y renvoyer, et je vais aujourd'hui
Lui prouver qu'on peut être aussi plaisant que lui.

CHARLES.

A ma cousine, au moins, le public rend justice?

EDMOND.

Vit-on jamais du mal l'innocence complice!
 Mais on doit redouter le piège qu'on lui tend:
 Je veux voir notre Emma, l'éclairer doucement.
 Pour préparer mon plan, je te demande une heure:
 Songeons à m'installer d'abord dans ta demeure.

CHARLES.

On ne peut être mieux installé désormais;
 On a sur votre bien les plus nobles projets:
 Le baron, qui vous aime et me chérit en père,
 Se rejouit du prêt que vous allez lui faire.

EDMOND.

Bien! il me fait plaisir d'avoir compté sur moi.
 O métal séducteur! je vais, grâce à toi,
 Pénétrer aujourd'hui le secret de famille,
 Et ravir au péril ma jeune et noble fille.

CHARLES.

Oui, c'est bien votre fille! . . Elle accourt en chantant.

Scène VIII.

EDMOND, CHARLES, EMMA.

EMMA, entre du fond; elle est parée d'une partie de ses diamants; et tient un écrin à la main.

Quoi! vous êtes ici, messieurs? oh! c'est charmant!
 Charles, voulez-vous voir ce que notre princesse
 M'envoie à l'instant même? . . Oh! c'est d'une richesse! . .

(Elle ouvre l'écrin.)

J'ai pris de cet écrin tous ces beaux diamants;
 De blancheur et de feux ils sont étincelants.

(Montrant son cou et sa tête.)

Eh bien! que pensez-vous de ma riche parure?
 Moi, je crois qu'elle va très-bien à ma figure.
 Vous ne répondez pas? mais vous verrez ce soir.
 Que la fille d'honneur sera très-bonne à voir.
 Le sujet de ma joie est peut-être frivole.
 Pardonnez; ces bijoux me rendent presque folle.
 Mais, c'est qu'ils me vont bien! N'est-il pas étonnant
 Que je ne trouve pas tout cela très-génant?
 Moi qui n'avais jamais porté dans mon enfance

Aucun des ornements qui parent l'opulence,
Et qui craignais aussi d'ajouter une fleur
Au modeste tissu donné par mon tuteur!

CHARLES, *avec un peu d'humeur.*

Ah! sous ce simple habit, vous étiez bien plus belle!

EMMA, *piquée.*

Je ne le suis donc plus?

CHARLES.

Pardon, mademoiselle!

EMMA.

Monsieur, vous n'êtes pas avec moi très-galant.

EDMOND, *à Charles.*

Pourquoi donc chagriner cette jolie enfant?

EMMA, *avec une colère contrainte.*

Est-il donc singulier que l'écrin qu'on m'envoie,
Que ces riches présents me donnent de la joie?
Et fais-je donc un crime en montrant le plaisir
Que fait naître en mon coeur un heureux avenir?

EDMOND.

Mon cher fils est un fou, qui suppose peut-être
Que l'on va vous aimer en vous voyant paraître!

(Bas à Emma, en passant auprès d'elle.)

Je crains, ma chère enfant, qu'il ne soit très-jaloux.
Tous nos jeunes seigneurs . .

EMMA.

Doivent être des fous.

EDMOND.

Mais il en est pourtant qui sont très-agréables.

EMMA.

Je ne les connais pas. Parmi les plus aimables,
Pas un seul n'obtiendra le quart de l'intérêt
Que j'ai pour votre fils, pour ce mauvais sujet.

CHARLES.

Ah! chère Emma! mon coeur . .

EMMA.

Il veut qu'on me présente

Vêtue en jeune fille et sans robe traînante.

CHARLES.

Pardon!

EMMA *à Edmond.*

Pour le punir, j'ordonne que ce soir,
Quand je serai parée, il vienne ici me voir,
Et que sur ma beauté même il me complimente,

(En riant.)

Dût-il ce soir aussi complimenter ma tante.

EDMOND.

Nous ne vous quittons plus, morbleu! de tout le jour,
 Nous rirons avec vous . . . comme on rit à la cour.

EMMA, pose son écrin sur un fauteuil.

A propos des plaisirs qu'on a chez la princesse,
 Je sais comment on doit aborder son altesse;
 Voilà comme on m'a dit qu'il fallait me tenir.

(Elle se redresse.)

Il faut bien m'essayer avant d'y parvenir;
 Dans ma démarche aussi je dois chercher la grâce;
 Et faire aux assistants une aimable grimace.

CHARLES.

Quoi! vous? . . .

EMMA.

Monsieur croit donc que l'on arrive là
 Comme chez tout le monde, en disant: Me voilà!

EDMOND.

Bien. Vous obéirez aux leçons qu'on vous donne.

EMMA.

Pas en tout. Je ne veux désobliger personne.
 Si mes compagnes sont bonnes et sans orgueil,
 Pourrais-je leur jeter un dédaigneux coup-d'oeil,
 Comme le veut ma tante?

EDMOND.

Ah! l'on vous recommande
 D'étaler à leurs yeux une fierté très-grande?

EMMA.

Où, la baronne dit que, sans nulle bonté,
 Toutes dans le public dénigrent ma beauté;
 Que trop de bienveillance est contre l'étiquette.
 Tant pis! je resterai comme le ciel m'a faite!
 Et sans trop m'informer de ce qu'on dit de moi,
 D'être bonne envers tous je me ferai la loi.

EDMOND.

C'est très-bien, mon enfant.

CHARLES, à part.

O l'heureuse innocence!

EDMOND, à Emma.

Nous avons un secret d'une grande importance;
 Pouvez-vous m'accorder bientôt un entretien?

EMMA.

Pour savoir un secret . . . mon dieu! je le veux bien:

Mais je ne le pourrai de toute la journée.
 A mes préparatifs chaque heure est destinée;
 Je ne sais pas comment je puis être avec vous:
 Je dois tout essayer, mes robes, mes bijoux,
 Préparer mes cheveux, arranger ou défaire;
 Ah! qu'on a de tourment, monsieur, quand il faut plaire!
 Et tout cela pourtant ne doit durer qu'un jour.

(D'un ton digne.)

Je ne puis vous parler désormais qu'à la cour.

BRIGITTE, *en dehors.*

Emma!

EMMA.

Vous entendez, c'est madame Brigitte.

EDMOND.

La soeur de votre tante?

EMMA.

Il faut que je vous quitte:

Mais elle vient, je crois.

(Elle sort par la droite.)

Scène XI.

CHARLES, EDMOND.

CHARLES, *vivement.*

Je n'y résiste plus.

De crainte, de soupçons mes sens trop combattus: . .
 Je ne sais qui me tient d'assembler la famille,
 De lui dire . .

EDMOND.

Insensé! mais c'est la jeune fille
 Qui peut seule aujourd'hui se sauver du danger.
 Songe donc qu'en ces lieux je suis un étranger,
 Que le prince est épris, qu'il tient en sa puissance
 Les biens de ton aïeul, les droits de ta naissance;
 Que ton oncle a de plus le pouvoir d'un tuteur,
 Et que tu perds Emma sans lui sauver l'honneur.
 Tu peux bien sur son sort t'en fier à ton père.

CHARLES.

Pourrez-vous l'approcher? . .

EDMOND.

C'est bien ce que j'espère.

CHARLES.

Ses parents aujourd'hui ne vont pas la quitter.

EDMOND.

Et voilà justement l'obstacle à surmonter;
Mais devant tous ici, dévoilant le mystère,
Je veux . . .

(Il gagne avec Charles le coin du théâtre, du côté droit.)

Scène X.

CHARLES, EDMOND, BRIGITTE, EMMA.

BRIGITTE, *entre avec Emma du côté droit.*

En vain partout je vous cherche, ma chère.

Ici, que faisiez-vous?

EMMA, *gaiement.*

Tenez, regardez-moi.

Ces bijoux me vont-ils?

BRIGITTE, *la regardant.*

Ah! maintenant je voi . .

Soyez plus modérée, et recevez sans joie
Les périssables biens que le ciel vous envoie;

(Apercevant Edmond qui la salue.)

Tout n'est qu'illusion . . Quel est donc ce monsieur?

EMMA.

C'est le père de Charle.

EDMOND.

Et votre serviteur.

(Ironiquement.)

De soins bien importants vous êtes occupée
Pour cette aimable enfant.

BRIGITTE.

Ou je suis bien trompée,

Ou vous croyez, monsieur, que j'ai quelque plaisir
A voir que la princesse ait daigné la choisir.

Moi, de l'orgueil! Pourquoi la volonté céleste
Ne l'a-t-elle pas mise en un rang plus modeste?

Les biens et les honneurs sont faux et passagers;
Et le séjour des rois a toujours ses dangers:

Tout ce qui me rassure en son péril extrême,
C'est que dans cette cour, on la chérit, on l'aime.

EDMOND, *amèrement.*

On l'aime! eh! . .

(Il fait un mouvement comme pour sortir.)

EMMA, à Edmond.
Vous partez? . .

EDMOND.

Nous ne vous quittons pas.
(à Charles.)

Viens, je trouve un moyen de sortir d'embarras.

(Emma fait un mouvement.)

Scène XI.

BRIGITTE, EMMA.

BRIGITTE.

Cet homme est singulier . . Je me trompe peut-être;
Mais je ne pense pas qu'il soit bon à connaître:
Il a dans le regard quelque chose de faux.

EMMA.

Vous êtes bien adroite à trouver des défauts.
Monsieur Franchbourg est bon.

BRIGITTE.

Hélas! ma jeune amie,
Ne nous fions jamais à la superficie:
Mais laissons ce monsieur; je voudrais, chère enfant,
D'un tout petit projet vous parler un instant.
Enfin, grâce à mes vœux, aux soins de la famille,
Vous voilà sur le point d'être heureuse, ma fille.
La princesse vous aime, et je pense qu'Emma
De tous mes tendres soins un jour se souviendra.

EMMA, finement.

Vous voulez . .

BRIGITTE.

A la cour il faut aider les vôtres.

EMMA.

Tous mes parents, ce soir, les uns après les autres,
Viendront me supplier . . Ah! rien n'est si plaisant!
Convenez que je dois trouver très-surprenant
Que l'on me flatte ici comme un grand personnage.
Cet air respectueux me semble un persiflage
Qui m'excite à répondre avec un ton railleur.
Je finirai bientôt par prendre de l'humeur.
Lorsque j'aurai le droit d'approcher la princesse,
Faudra-t-il l'obséder, lui demander sans cesse,
Tantôt pour le neveu, tantôt pour le cousin,

Pour l'ami d'un ami; pour tout le monde enfin?
Je prévois que l'emploi me deviendra pénible:
Mais, madame, pour vous je ferai l'impossible.
Que voulez-vous?

BRIGITTE.

Oh! rien! . . . Certain poste vacant
Où semblent m'appeler mes vertus, mon talent:
C'est la direction des jeunes demoiselles
Dont l'auguste princesse accepte les tutelles.

EMMA.

Quoi! cet asyle heureux . . ! Mais, voilà votre soeur.

Scène XII.

BRIGITTE, LA BARONNE, EMMA.

LA BARONNE, *entrant par le fond.*

En vérité, mes gens me donnent de l'humeur!

(*A Emma.*)

Ah! vos bijoux! je vois que la coquetterie . .

(*Emma fait un mouvement.*)

C'est un petit défaut, ma chère bonne amie;
Car même à la beauté l'art n'est pas défendu . .

BRIGITTE.

Mais sans nuire au devoir prescrit par la vertu.

LA BARONNE.

A propos, j'oubliais . . Votre grande-maitresse
Est vieille; de sa place on m'a fait la promesse;
Et dès demain, ma chère, il faut la préparer . .

EMMA, *en riant.*

A mourir au plus tôt.

LA BARONNE.

Non, à se retirer.

Sur l'âge des vieillards c'est en vain qu'on se fonde;
Ils sont très-obstinés à rester dans ce monde.

EMMA.

Mais c'est un très-grand tort, il faut les avertir
Qu'on attend le moment qu'ils voudront en sortir.

LA BARONNE.

Je ne dis pas cela; mais on peut faire entendre . .
Ah! c'est un art encor que je dois vous apprendre:
On dit tout à la cour; mais c'est très-poliment,
Et l'on fait tout passer avec un compliment.

Scène XIII.

BRIGITTE, LA BARONNE, LE BARON, EMMA.

LE BARON, *est entré par le fond pendant les derniers vers que dit la baronne; il s'approche d'Emma en s'inclinant.*
Je viens . .

EMMA.

Faut-il aussi, par une honnête intrigue,
Congédier des gens dont l'âge vous fatigue?
Parlez. Grâce à ma tante, à son instruction,
J'aurai très-poliment leur destitution.

LA BARONNE.

La petite est maligne.

LE BARON.

Eh bien ! il faut en rire.

A la cour ce n'est pas un défaut qui peut nuire;
La malice et l'esprit y sont très-bien venus;
Toujours les plus malins y dominent le plus.
A présent je n'ai rien à demander, ma chère;
L'avenir m'apprendra ce qu'il convient de faire;
Pour l'instant, je voudrais qu'on s'entretint de moi.
De tous mes grands talents . . sans désigner l'emploi;
Que l'on vantât tout haut mes vastes connaissances
Dans les lettres, les arts, surtout dans les finances.
Ah ! si j'étais ministre, un plan réformateur
Réparerait les torts de mon prédécesseur.

EMMA, *malignement.*

Je vous entends très-bien; mais je crains ma mémoire.
Si de vos qualités vous m'écriviez l'histoire,
Si vous me notiez tout, vos vertus, vos talents,
Je m'en souviendrai mieux dans de certains moments.

LA BARONNE, *regardant Emma.*

Cette épigramme . .

LE BARON.

On va l'aimer à la folie,
Et bientôt la princesse en fera son amie.

Scène XIV.

BRIGITTE, LA BARONNE, LE BARON, EMMA,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *entrant par le fond.*

Je vous cherchais, baron, je quitte le Francbourg.
(Il salue Emma avec le plus grand respect.)

Tout va, grâces à lui, se finir dans ce jour.
Il doit venir bientôt vous l'assurer lui-même,
En dinant avec vous.

LA BARONNE.

C'est d'une audace extrême!
Ai-je connu cet homme? et pourrai-je chez moi
L'admettre décemment?

LE BARON.

S'il m'en fait une loi,
Je ne puis renvoyer un homme qui m'oblige.

EMMA.

De l'avoir à dîner, quoi! madame s'afflige?
C'est un excellent homme!

LA BARONNE.

Un excellent bourgeois.
Nous l'eussions engagé, mais pour une autre fois.
Aujourd'hui j'ai du monde et du plus hant parage,
Rien n'est contrariant comme un tel assemblage.

EMMA.

Accueillir, honorer l'esprit, la probité,
Pourrait donc avilir l'homme de qualité?

LA BARONNE.

Voilà des questions! . .

BRIGITTE, avec impatience.

Cette petite fille . .

LA BARONNE.

Un étranger toujours dérange une famille.
Je n'avais convié que mes nobles parents:
Que diront mes cousins, les premiers-présidents?

LE CHEVALIER.

Ils sont ici déjà, même but les rassemble.
Ils m'ont de leurs projets parlé tous deux ensemble,
(à Emma.)

Ils vont à ce sujet vous remettre un écrit.

EMMA.

Ils veulent donc user aussi de mon crédit?

LE CHEVALIER.

Sans doute; mais il faut avoir de la prudence:
Recevez leur papier d'un air de bienveillance,
Et promettez-leur tout. Cela coûte si peu;
Et puis, en arrivant, mettez le tout au feu,

EMMA.

Moi! brûler leur papier?

LE CHEVALIER.

Eh! rien de mieux à faire.

On a par ce moyen bientôt fini l'affaire:

Ah! si vous écoutez les réclamations,

Vous recevrez par jour cinq cents pétitions;

En les brûlant, au moins, on n'a point à les rendre.

(Il tire un papier de sa poche.)

Cette note est pour vous, vous voudrez bien la prendre:

Et de plus la remettre en des moments choisis

Au prince qui me met au rang de ses amis;

Et lui dire...

EMMA, prenant la note.

C'est bon; pour peu qu'on m'en envoie

Je pourrai commencer demain un feu de joie.

LE BARON, riant.

Le tour est excellent.

LA BARONNE, au Chevalier.

Oui, pour vous il est bon.

BRIGITTE.

Ah! que ce petit ange est un malin démon!

EMMA.

Mais au reste quel est le but de la demande?

LE CHEVALIER.

Je veux la pension, l'affaire est assez grande;

Je veux que l'on me paie, à ne vous point mentir,

Mes services passés et tous ceux à venir.

EMMA, riant.

Vos services, monsieur, c'est dans l'infanterie,
Sans doute.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est fort bien pour la plaisanterie.

Moi, je puis vous jurer que jamais pension

Ne fut plus légitime, et je le prouve.

EMMA.

Bon.

LE CHEVALIER.

On parle de service! Ah! le mien n'est pas mince.

Eh! ne faut-il donc pas que j'amuse le prince!

Et n'ai-je pas l'emploi de mes petits talents?

A l'usage des cours, ils sont très-importants.

Je dois, pour réussir, avoir de la mémoire,

Changer gentil couplet, ou conter une histoire;

Sans motif de gaieté paraître bien joyeux,

Et, de tout ennuyé, n'être point ennuyeux;

Souffrir sans s'émonvoir l'humeur et le caprice :
Tout cela n'est-il pas un pénible service ?

EMMA, *ironiquement.*

Vous avez bien raison, aussi je vous promets
D'appuyer, pour chacun, de si purs intérêts.

Scène XV.

BRIGITTE, LE BARON, LA BARONNE, EMMA,
EDMOND, LE CHEVALIER, CHARLES.

EDMOND, *entre par la gauche avec Charles.*

Salut au cher baron, comme à la compagnie.
Nous dinons avec vous ; mais sans cérémonie.
Présentez-moi de grâce à la société.

LA BARONNE, *à part.*

Ah ! quel rustre !

LE BARON, *embarrassé.*

Monsieur !

EDMOND.

Eh ! mais en vérité

Vous ne me semblez pas content de ma visite ?

LE CHEVALIER.

Au contraire.

LE BARON.

Enchanté.

LA BARONNE, *à part.*

Ce commerçant m'irrite !

BRIGITTE, *bas à la baronne.*

Il faut se résigner.

EDMOND.

Faites-moi compliment.

Vous aurez, cher baron, ce soir, tout votre argent.

LE BARON.

Je sais que je vous dois . .

EDMOND.

N'avez-vous pas de femme ?

EMMA.

Mais, la voilà.

EDMOND.

(Le baron le présente ; la baronne salue sans le regarder et avec fierté.)

Baron, présentez-moi . . madame . .

(Le baron revient auprès de la baronne.)

Peste ! elle a l'air bien fier !

LE CHEVALIER, à Edmond.

Non, c'est de l'embarras.

BRIGITTE, bas à la baronne.

Contraignez-vous, ma soeur.

EDMOND.

Ne dînerons-nous pas ?

Il est tard ; pour vos fonds j'ai fait plus d'une course,
Et j'ai bon appétit.

LA BARONNE, à part.

Il se croit à la bourse.

LE BARON.

Mais tous nos conviés sont, je crois, réunis :
Rejoignons-les.

EDMOND.

Très-bien ; soyez galant, mon fils :

Allons, donnez la main à cette demoiselle.

EMMA.

Volontiers.

CHARLES, bas à Emma.

Chère Emma !

EDMOND, à la baronne.

Madame voudrat-elle

(Au moment où il présente sa main, la baronne prend celle du chevalier,
qui s'avance aussi.)

Me permettre à mon tour . . . Ah ! c'est le chevalier ! . . .

(D'un ton sec.)

Je vois que j'ai mal fait tantôt de me prier.

LE BARON, passe entre Edmond et Emma.

Ah ! ne le croyez pas.

BRIGITTE, passe entre le chevalier et Edmond.

Un homme respectable . .

EDMOND.

(Il prend la main de Brigitte et sort.)

Eh bien ! n'en parlons plus . . . Allons nous mettre à table.

(Ils sortent par le fond.)

LA BARONNE, au chevalier, qui lui donne la main.

Le sot original ! comment a-t-on chez soi,

Quand on tient à la cour, des gens de cet aloi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Scène I.

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE.

C'est une trahison indigne, abominable,
Que d'admettre chez soi, recevoir à sa table
Un homme du commun qui parle à tout propos,
Qui fixe les regards des méchants et des sots :
Avez-vous remarqué ses mots à double entente ?

LE BARON.

Mais son intention ne peut qu'être innocente.
Il parlait de la cour, des pièges qu'on y tend
A la beauté novice, au jeune homme imprudent ;
Ce sont tous lieux communs de la philosophie
En usage parmi la riche bourgeoisie.

LA BARONNE.

Soit ; mais de certains traits lancés bien finement
Ont frappé votre nièce, en un certain moment,

LE BARON.

Vous avez cru voir . .

LA BARONNE.

Oui, c'est une répartie,
Qui soudain l'a rendue un peu plus réfléchie ;

LE BARON.

Quel peut être son but ? . .

LA BARONNE.

Vous pouvez me blâmer ;
Mais ce monsieur Francbourg, je ne le puis aimer.

LE BARON.

Je ne l'adore pas . . pourtant c'est un brave homme,
Qui galamment me prête une très-forte somme.

LA BARONNE.

On paie à ces gens-là de très-gros intérêts;
Mais on ne les voit plus dès qu'ils ont fait leurs prêts,

LE BARON.

Vous en parlez très-bien; mais apprenez, ma chère,
Qu'on ne peut emprunter quand on n'a plus de terre;
Et qu'on est très-heureux, tout baron que l'on est,
Quand un bourgeois veut bien accepter un billet.

Scène II.

LE BARON, LA BARONNE, BRIGITTE.

LE BARON, à Brigitte qui entre par le fond.

Eh bien! la compagnie? . .

BRIGITTE.

A l'instant elle arrive;

Elle prend le café.

LA BARONNE.

Ma nièce? . .

BRIGITTE.

Est bien moins vive;

Quelque chose à présent occupe son esprit.

LA BARONNE.

C'est cet original, et tout ce qu'il a dit.

LE BARON.

Quel intérêt a-t-il de troubler la famille?

Et puis, d'ailleurs, Emma n'est qu'une jeune fille . .

LA BARONNE.

Vous vous trompez, monsieur, ce n'est point une enfant,
Son caractère est ferme, et même indépendant:

Elle a, quoique étourdie, une raison formée,

Qu'on peut développer . . .

BRIGITTE.

Moi, j'en serais charmée;

Est-ce tout d'être belle? il faut de la raison.

Et je . .

LA BARONNE, avec humeur.

C'est bien le temps de nous faire un sermon!

(A Brigitte.)

Ne quittons plus Emma; d'une langue indiscrete

Sachons la préserver.

BRIGITTE.

Elle est un peu coquette,

LE BARON, *il remonte la scène, regarde par le fond, et aperçoit Emma de loin.*

Elle vient. Qui la suit? Ah! c'est votre cousin,
Avec la présidente.

LA BARONNE, *à Brigitte.*

Elle est en bonne main.

Mais, je n'aperçois qu'eux; eh quoi! la compagnie? ..

BRIGITTE.

J'en ai vu disparaître une grande partie.

LA BARONNE.

Et jusqu'au chevalier? ..

Scène III.

LE BARON, LA BARONNE, BRIGITTE, EMMA,
LA PRÉSIDENTE, LE CONSEILLER.

LA PRÉSIDENTE, *à Emma.*

Quel triomphe, ce soir!

LE CONSEILLER.

Oui, ce sera vraiment un charme de vous voir!

LA PRÉSIDENTE.

Votre robe de cour est sans doute bien faite?

EMMA, *distracte.*

Madame ..

LA PRÉSIDENTE.

C'est pour vous une grande toilette.

EMMA, *tristement.*

Trop grande.

LE CONSEILLER.

Cela doit vous paraître enchanteur.

LA BARONNE, *bas au baron.*

Monsieur, remarquez donc comme elle a l'air rêveur.

LE BARON, *bas à la baronne.*

Avec nos chers parents, c'est de l'ennui peut-être.

LE CONSEILLER.

On va s'extasier en la voyant paraître.

LA PRÉSIDENTE.

J'avais depuis long-temps abandonné la cour . . .

EMMA.

Et pourquoi donc?

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi c'est un triste séjour;

Mais puisqu'on vous y voit, soudain je m'y présente.

EMMA, à la baronne.

C'est un triste séjour: qu'en pensez-vous, ma tante?

LA BARONNE, à Emma passant près d'elle.

Qu'avez-vous?

EMMA.

Je ne sais ce qui se passe en moi;
Mais tout ce que j'entends, et tout ce que je voi,
A porté dans mon âme une terreur secrète:
Je crains que pour la cour votre Emma soit peu faite.

LA BARONNE.

Mon enfant, vous riez!

LA PRESIDENTE.

Quoi! c'est ce que j'ai dit,
C'est le triste séjour qui trouble votre esprit?
C'est un mot au hasard: rassurez-vous, ma chère;
La cour assurément ne pourra que vous plaire.

LA BARONNE.

Tout ce que le talent peut enfanter de beau,
Et tout ce que les arts ont créé de nouveau,
Viendront sur tous vos sens essayer leurs prodiges,
Environner vos jours d'un cercle de prestiges.

EMMA.

J'aimerais mieux, je crois, un bonheur moins vanté,
Né de la confiance et de la vérité.

(La baronne fait un mouvement.)

Comment? ce que je dis, madame, vous étonne?

BRIGITTE, bas à la baronne.

Mais que faites-vous donc? contenez-vous, baronne.

Scène IV.

LE CHEVALIER, EDMOND, LE BARON, LA
BARONNE, BRIGITTE, EMMA, LA PRÉSI-
DENTE, LE CONSEILLER.

EDMOND, en entrant avec le chevalier par le fond.

Il est bon ce café.

LE CHEVALIER.

Vous savez en juger.

EDMOND.

Le baron l'aime-t-il?

LE CHEVALIER.

Oui.

EDMOND.

J'en ferai charger

Quelques quintaux pour lui.

(Brigitte, Emma et la présidente s'assèment; le conseiller reste debout à côté de la présidente.)

LE BARON.

Non, votre politesse . .

LE CHEVALIER.

Quel bon cœur!

EDMOND, au baron.

Il viendra bientôt à votre adresse.

Que font au commerçant ces bagatelles-là?

Je vous en fournirai, moi, tant qu'on en voudra.

LE CHEVALIER, avec enthousiasme.

Le commerce est vraiment une superbe chose!

LA BARONNE, bas au baron.

La petite est plus gaie, elle sourit et cause.

EDMOND, au chevalier.

Vous aussi vous l'aimez?

LE CHEVALIER.

Oui.

EDMOND.

Bon?

LE CHEVALIER, à part.

Il m'en viendra.

EDMOND, le prenant à part,

Lorsque vous en voudrez . . tirez-le de Moka.

LE CHEVALIER, tout étourdi.

Ah!

(Il quitte Edmond et va se placer entre le baron et la baronne.)

EDMOND, à part.

Mon fils ne vient point, il est temps que la lettre . .
Enfin je l'aperçois.

Scène V.

CHARLES, EDMOND, LE BARON, LE CHEVALIER, LA BARONNE, BRIGITTE, EMMA, LA PRÉSIDENTE, LE CONSEILLER.

CHARLES, arrivant par la gauche, et après avoir salué.

Voulez-vous bien permettre?

Votre banquier, mon père, a remis à l'instant
Ce paquet qu'il m'a dit être très-important.

EDMOND, *s'assoyant et décachetant les lettres.*
Et que serait-ce donc ? Vous consentez, baronne !

LA BARONNE, *à part.*
Le grossier !

LE BARON, *bas à femme.*
Patience !

EDMOND, *après avoir décacheté une lettre.*
Ah ! la nouvelle est bonne !

Mes deux vaisseaux

CHARLES.

Eh bien ?

EDMOND.

Favorisés du sort,
Très-richement chargés sont entrés dans le port.

LE BARON.
Je vous fais compliment . .

LE CHEVALIER.

De cette belle entrée.

EDMOND, *bas au baron.*
Vous avez, m'a-t-on dit, une terre obérée ;
Je la dégagerai.

LE BARON.
Vous êtes vraiment bon.

EDMOND.
Mais en vous obligeant je m'oblige, baron ;
Et si tout va pour moi comme je le désire,
Vous me connaîtrez mieux.

LE BARON, *bas à la baronne.*

Non, vous avez beau dire,
C'est un vrai galant-homme.

EDMOND, *appuie sur ces deux vers, pour attirer l'attention de la compagnie.*

Ah ! quel autre paquet !
D'où diable me vient-il ? et comment est-il fait ?
(Il décachète le paquet, fermé de cinq cachets ; il y a deux lettres dedans.)

Bon, mon correspondant m'explique ici l'affaire.

(Il lit de manière à être entendu de tout le monde.)

Edmond de Rosenthal vous fait une prière

(Ils se lèvent tous, et prêtent la plus grande attention.)

(Edmond se lève aussi.)

LE BARON, *vivement.*
Edmond de Rosenthal ?

LA BARONNE, *avec mépris.*

Le marchand de Riga!

EDMOND.

C'est vrai, c'est votre nom?

EMMA, *à Edmond.*

Que vous écrit-on là

De mon oncle?

LA BARONNE.

Votre oncle! ah! vous riez, ma bonne!

Vous savez bien qu'il n'est avoué de personne,

Et que dans la famille il n'est pas un parent

Qui voudût consentir à le voir un moment.

EMMA.

Avec sévérité vous le traitez, madame.

Ah! trop cruellement je trouve qu'on le blâme;

S'il est vrai, comme on dit, qu'il fût déshérité

Pour avoir adoré cette jeune beauté,

Fille d'un artisan

LE CONSEILLER.

Fi! le sot mariage!

EDMOND, *à part.*

De mon incognito j'éprouve l'avantage.

LA PRESIDENTE.

Comment à sa noblesse a-t-il pu déroger?

C'est un extravagant.

CHARLES, *bas à Edmond.*

Ah! si pour vous venger

De ces sots . . .

EDMOND, *bas à Charles.*

Paix.

LE CHEVALIER.

Voyons cette correspondance.

LE CONSEILLER, *ricanant.*

Que nous dit le marchand?

LA PRESIDENTE.

Allons, faisons silence.

LE BARON.

Mais qui donc vous écrit?

EDMOND.

Mon commis de Berlin.

Il m'envoie une lettre; et me prévient enfin

Qu'Edmond de Rosenthal qui se dit votre frère

De s'informer de vous lui fait une prière;

Comme il ne peut venir, il m'engage à savoir

Tout ce que par sa lettre Edmond prescrit de voir.
Pour mon instruction d'abord je dois la lire.

(Montrant la lettre au baron.)

Est-ce bien-là sa main? vous pouvez me le dire.

LE BARON.

Oui. C'est son écriture.

EDMOND.

Elle est donc bien de lui;

Moi, je ne la connais, ma foi, que d'aujourd'hui.

Comment! de votre nom je possède un confrère!

Notre communauté doit s'en trouver bien fière.

Il est vrai qu'il habite un pays étranger

Si le commerce ici le faisait voyager? . . .

LA BARONNE.

Il n'y viendra jamais . . . Mais voyons donc la lettre?

EDMOND.

Et je ne sais pas trop si je dois le permettre;

Car s'il me demandait certain renseignement . . .

LE BARON, *bas au Chevalier.*

Je gagerais qu'Edmond parle du testament.

LE CHEVALIER, *bas au baron.*

Je le crois comme vous.

LE BARON, *à Edmond.*

Nous voudrions entendre . . .

EDMOND.

Puisque ce sont vos vœux, allons, je dois m'y rendre.

(Il lit.)

„Je vous prie, mon cher correspondant, de vous informer du jeune baron de Rosenthal, mon frère cadet. Si une alliance, que mon père a pu trouver inégale, m'a privé de mes titres et de mes biens, je n'en dois pas moins prendre intérêt à une famille dont je devrais être le chef. Vous savez que le major, cet autre frère qui fut mon persécuteur, est mort depuis quelques années, et qu'il a laissé une orpheline. J'ai voulu l'adopter pour ma fille, on s'y est refusé. Si je n'ai pu l'enrichir, j'ai du moins rendu son sort indépendant; le baron a dans ses mains une somme, qui peut maintenant lui former une dot digne de son nom, de son père et de moi.”

EMMA, *au baron.*

Une dot! quoi? monsieur . . . Je vois par ces aveux . . .

Que le cœur bienfaisant d'un oncle malheureux . . .

Je l'ignorais.

La fille d'honneur. Rép. No. 91.

LA PRÉSIDENTE, *au conseiller.*

Eh ! mais ce cousin que l'on blâme
Nous apprend quelque chose.

LE CONSEILLER.

Oh ! beaucoup trop, madame.

LE BARON, *un peu embarrassé.*

Mais cette dot, qu'ici l'on vient de rappeler,
Quand vous serez majeure on doit vous en parler.
Vous devez bien penser, que seul dépositaire,
Je n'ai pu diriger une semblable affaire.
Vos fonds sont dans les mains de l'honnête intendant
Qui régit tous mes biens.

LA PRÉSIDENTE, *au conseiller.*

C'est très-inquiétant.

EMMA, *au baron.*

Dans mon tuteur, monsieur, j'ai toute confiance ;
Mais je trouve un plaisir dans la reconnaissance :
Et si je vous en veux, c'est de n'avoir pas dit
Tout ce que je devais à cet oncle proscrit.
Que pense-t-il de moi ? je lui parais coupable.

CHARLES, *bas à Edmond.*

Ah ! quel excellent cœur !

EDMOND, *bas à Charles.*

Quel naturel aimable !

EMMA, *à Edmond.*

Ah ! poursuivez, monsieur, et croyez désormais
Que je saurai répondre un jour à ses bienfaits.
Vous ne concevez pas l'intérêt qu'il m'inspire ;
Mais de grâce, monsieur, achevez de nous lire . . .

EDMOND, *continuant la lettre.*

„Un voyageur vient de m'assurer que le baron a dis-
sipé tous ses biens ; et que l'orgueil de sa femme égale
„au moins sa pauvreté.”

LE BARON.

J'ai dissipé mes biens !

EDMOND.

Quel malheur à cela ?

(Bas au baron.)

Les amis de Hambourg valent ceux de Riga.

LA BARONNE.

De l'orgueil ! le beau-frère a l'âme plébéienne ;
Par sa façon de vivre il a jugé la mienne.

EMMA, *doucement.*

Madame, permettez, je brûle de savoir
Ce qu'un oncle si bon pourrait encor vouloir.

LA BARONNE, *vivement à Edmond.*

Allons, continuez.

BRIGITTE, *à la baronne.*

Patientons, ma chère.

LE CHEVALIER.

Le diable de paquet!

LA BARONNE.

J'étouffe de colère!

EDMOND, *continuant la lettre.*

„ Cette maison, entraînée par son ambition et sa dé-
„ tresse, a, dit-on, le projet de placer l'innocente Emma
„ à la cour, avec le titre de fille d'honneur de la princesse.
„ Tâchez de l'approcher, et d'éclairer ce coeur naïf et bon ;
„ dites-lui que ce titre est un piège, que ses parents la trom-
„ pent, et que le précipice . . . ”

LE BARON, *en colère.*

Quoi! par un tel écrit on ose m'outrager!
C'est en le déchirant que je dois me venger.

(Il l'arrache des mains d'Edmond, et le déchire.)

CHARLES, *en colère.*

Monsieur!

LE BARON.

Nous accuser près d'une jeune fille!
Par d'odieux soupçons insulter sa famille!
Ah! si de cet écrit je vois jamais l'auteur,
Il peut tout redouter de ma juste fureur!

CHARLES, *toujours en colère.*

Monsieur, vous l'avez pris dans les mains de mon père;
Vous me rendrez . . .

LE BARON.

Comment!

EDMOND, *sévèrement, bas à Charles.*

Voulez-vous bien vous taire?

EMMA, *tout interdite et en s'éloignant de ses parents.*

Des craintes, des soupçons, mon tuteur irrité . . .
Ah! qui m'éclairera dans cette obscurité!

EDMOND, *à part, examinant Emma.*

A son trouble, à ses yeux, je vois que le trait porte.

(Haut.)

Que diable a-t-on ici? tout le monde s'emporte.
Pourquoi vous étonner qu'un généreux parent
Qu'on ne consulte pas, soit si récalcitrant?

S'il a de ses bienfaits conservé la mémoire,
De la noble famille il doit encor se croire.
Sur la pupille aussi n'a-t-il donc pas des droits?
C'est pour vous les prouver qu'il impose ses lois;

(En élevant la voix, et appuyant sur les mots de piège et retour.)

Qu'enfin il ne veut pas qu'Emma trop confiante
Accepte à votre cour cette place brillante;
Qu'il prétend, qu'abusant d'un naturel heureux,
Des méchants ont dressé contre elle un piège affreux.
Et qu'elle fera bien, pour son intérêt même,
D'attendre le retour de cet oncle qui l'aime.

EMMA, *vivement.*

D'attendre son retour! je puis donc espérer . . .

LA BARONNE, *en fureur.*

(A Emma.)

Mais vous en dites plus . . .! Il faut nous retirer.

EDMOND,

Mais pourquoi m'en vouloir, quand d'efforts je redouble
Pour ramener la paix?

BRIGITTE.

Ah! dites donc, le trouble.

LA BARONNE.

Non, je n'y conçois rien: le plus malin démon
Avec vous est rentré, je crois, dans la maison.

EDMOND.

Je suis bien innocent de tout ce qui se passe.
Mais, vous pouvez parler, pour peu que je vous lasse . . .

(Il va pour sortir.)

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Le hasard a tout fait . . . J'arrangerai cela.

(A la baronne.)

Baronne, songez donc . . .

LA BARONNE, *bas au baron.*

Faisons sortir Emma.

(A Emma.)

Chère enfant, nous irons, si vous voulez permettre . . .

EMMA.

Non, madame . . .

LE CONSEILLER, *à la présidente.*

Ah! quel est l'effet de cette lettre!

LA PRESIDENTE.

Le cousin de Riga joue un bien méchant tour.

EDMOND, *bas à Charles.*

Emma voit à ses yeux briller un nouveau jour.

Tout est incertitude en sa tête troublée;
Et quand la vérité lui sera dévoilée . . .
Encor quelques instants, et bientôt dans son coeur
Je ferai par degrés pénétrer sa lueur.

(Pendant ces vers, Emma, sur l'avant-scène, peint par son geste les divers sentiments qui l'affectent.)

EMMA, à ses parents qui ont l'air de la calmer.
La persécution et m'irrite et me lasse.

LA BARONNE.

Allons, ma chère Emma.

EMMA, avec humeur.

Mais, madame, de grâce!

Si . . .

LA BARONNE.

Votre caractère est tout-à-fait changé.

EMMA.

Hélas, je ne sais plus quel est celui que j'ai.

(Lentement.)

Mille pensers divers dans mon âme inquiète
Se pressent tour-à-tour, et je sens dans ma tête
Un vague qui m'obsède; oui, mon regard distrait
Se jette autour de moi sans voir un seul objet.
Je crois qu'une autre vie à mon coeur se révèle . . .

Je crains un avenir . . . Le passé me rappelle . . .

A de l'oppression se joint de la terreur.

Tout me paraît affreux, cruel, bas et trompeur.

Quel moyen d'échapper à tant d'inquiétude?

Je ne puis le trouver que dans la solitude.

(La figure d'Emma doit exprimer les différents sentiments qui la troublent et l'effraient. Elle sort vivement par la droite; le baron la suit.)

LA BARONNE.

Maudit événement! venez, mes chers amis;

Et rendons, s'il se peut, le calme à ses esprits.

(Ils sortent, excepté le conseiller et la présidente, Charles et Edmond.)

Scène VI.

CHARLES, EDMOND, LA PRÉSIDENTE, LE CONSEILLER.

EDMOND, à la présidente.

Madame ne suit pas l'aimable compagnie?

Non, monsieur. LA PRESIDENTE.

LE CONSEILLER.
Nous avons tous deux la même envie,
C'est de connaître mieux cet Edmond le marchand.

CHARLES.
Ah! vous pourriez très-bien dire le commerçant.

LA PRESIDENTE.
Vous le connaissez donc?

EDMOND.
Nous devons le connaître.

LE CONSEILLER.
Mais vous n'avez rien dit? . . .

EDMOND.
Dois-je faire paraître
Mon amitié pour lui? je vois qu'il vous déplaît.

LA PRESIDENTE.
Cet Edmond, maintenant, m'inspire un intérêt

LE CONSEILLER.
Il est riche, dit-on?

EDMOND, *malignement*.
Riche! je vous l'assure.

LA PRESIDENTE.
On lui fit cependant injure sur injure.

LE CONSEILLER.
Que voulez-vous, ma chère? ils ont tous un orgueil,
Qui blesse le public dès le premier coup-d'oeil.

LA PRESIDENTE.
Le cousin continue à faire le commerce?

EDMOND, *gravement*.
Avec les Hollandais, la Russie et la Perse.

LA PRESIDENTE.
Et l'on nous a brouillés avec lui cependant.

LE CONSEILLER.
Oui, nous sommes privés d'avoir un bon parent.

CHARLES, *avec emphase*.
De ses nombreux vaisseaux il couvre la Baltique.

LA PRESIDENTE.
Et cette dot d'Emma! . . . maintenant tout s'explique.

LE CONSEILLER.
De ses grands capitaux voyez quel noble emploi!

LA PRESIDENTE.
Au marchand de Riga, je vais écrire, moi,

LE CONSEILLER.

De lui parler d'Emma, moi, j'aurai le courage.

LA PRESIDENTE.

De Riga, pour le voir, je ferai le voyage.

LE CONSEILLER.

S'il nous vient, il prendra chez moi son logement.

LA PRESIDENTE.

Il sera le parrain de mon premier enfant.

(Ils sortent par la droite.)

Scène VII.

CHARLES, EDMOND.

CHARLES.

On va vous adorer . . Ah! quel homme vous êtes!

EDMOND.

Tous ces gens-là, mon cher, sont des marionnettes

Que je ferai marcher . .

CHARLES.

Oui, tous, hors notre Emma.

EDMOND.

Ah! c'est un vrai trésor! il nous appartiendra.

CHARLES.

Ainsi, vous espérez de sauver ma cousine?

EDMOND.

Encore un entretien, j'empêche sa ruine.

Le chevalier paraît: il a l'air défiant,

Va m'attendre chez moi, je t'y joins à l'instant.

(Charles sort par le fond, et le chevalier entre par la droite.)

Scène VIII.

LE CHEVALIER, EDMOND.

EDMOND, au chevalier qui a l'air embarrassé.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce que j'ai, moi, j'enrage.

EDMOND.

Quelle en est la raison? qui vous a fait outrage?

LE CHEVALIER.

Mais par vous seul ici tout le monde est troublé.

EDMOND.

Ah! si je l'avais su, je m'en serais allé:

Mais il est encor temps.

(Il va pour sortir.)

LE CHEVALIER, l'arrêtant.

Ce n'est pas votre faute,

Je dois en convenir; vous êtes un bon hôte;

Mais le maudit écrit qui vous est arrivé,

Pour nous mal-à-propos dans vos mains s'est trouvé.

Vous l'avez lu: de là cette rumeur du diable!

EDMOND.

Qu'en est-il résulté?

LE CHEVALIER.

C'est fort désagréable.

La petite à présent vous fait des questions;

Puis s'abandonne après à des réflexions . .

On lui présente en vain sa parure élégante,

Elle jette un regard inquiet sur sa tante;

Interroge les yeux, comme pour arracher

Un secret important qu'on voudrait lui cacher.

EDMOND.

Très-bien; je m'aperçois que, dans cette famille,

On a de grands projets sur cette jeune fille?

LE CHEVALIER.

Non.

EDMOND.

Et c'est pour moi seul qu'on se montre prudent.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est que . .

EDMOND.

L'on veut bien emprunter mon argent;

Mais de ce qui se passe on ne me veut rien dire.

Eh bien, tant pis pour vous, monsieur, je me retire.

Il faut que vos secrets soient remis à ma foi,

Ou vous ne devez plus ici compter sur moi.

LE CHEVALIER.

Ma foi, vous raisonnez comme un homme très-sage.

EDMOND.

Et de mes fonds, d'ailleurs, je dois savoir l'usage.

LE CHEVALIER.

J'avoue . .

EDMOND.

A vous servir ne suis-je pas tout prêt?

C'est vrai.

LE CHEVALIER.

EDMOND.

Votre succès est dans mon intérêt.

LE CHEVALIER.

D'accord.

EDMOND.

Et si tantôt j'ai fait une imprudence,
Cette faute ne tient qu'à ma seule ignorance.

LE CHEVALIER.

Soit, je dois voir en vous l'ami de la maison.

EDMOND.

Sur votre jeune Emma, j'ai d'abord un soupçon.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous ne savez rien?

EDMOND.

Rien.

LE CHEVALIER.

Bah! vous voulez rire!

EDMOND.

Je ne sais pas vraiment ce que vous voulez dire.

LE CHEVALIER.

A la cour un secret ne l'est que pour un sot.

L'homme d'esprit toujours devine à demi-mot:

Pour nous autres la langue est chose très-frivole;

Presque jamais le sens ne tient à la parole.

Vous vous doutez pourtant qu'une fille d'honneur

Qu'on présente à la cour avec tant de splendeur,

Et dont les diamants . .

EDMOND.

Je commence à comprendre,

Vous devez m'excuser de ne pas vous entendre,

Je suis un bon bourgeois.

LE CHEVALIER.

Vous ne saviez donc pas

Que sans moi le baron serait dans l'embarras;

Et que depuis long-temps il était en disgrâce?

EDMOND.

Par vous auprès du prince il a repris sa place?

LE CHEVALIER.

Et cette grâce-là, c'est qu'il la doit à moi.

EDMOND.

Vous êtes obligeant, c'est un très-bel emploi.

LE CHEVALIER.

J'ai toujours du plaisir à rendre un bon office.

EDMOND.

Le baron a de vous exigé ce service?

LE CHEVALIER.

Lui! quel petit esprit! il s'en garderait bien.
De nos superbes plans vraiment il ne sait rien.
Il n'a que le désir de voir payer les dettes
Qu'autrefois la baronne a si noblement faites.

EDMOND.

C'est elle qui jadis . .

LE CHEVALIER.

Ah! cette femme-là
Des grands talens de cour est le nec plus ultra.
Aussi j'ai du respect pour ce beau caractère.

EDMOND.

Mais le baron pourtant s'occupe d'une affaire?

LE CHEVALIER.

C'est sa terre qu'il veut . . Son frère a d'anciens droits . .

EDMOND.

Ah! vous voudriez donc? . .

LE CHEVALIER.

Sans recourir aux lois,
Devenir possesseur, et sans qu'on nous en blâme,
Du bien seigneurial qu'un certain fils réclame;
Et comme notre prince est chargé du dépôt,
Je prétends arranger l'affaire comme il faut.

EDMOND.

(A part.)

Il était temps, parbleu! . . Mais vous allez bien vite;
Car il reparaitra ce fils qu'on déshérite.

LE CHEVALIER.

Bah! de telle façon le testament est fait
Qu'en prouvant que le fils est un mauvais sujet,
Le prince peut alors faire un propriétaire
Du fortuné baron qui succède à son frère.

EDMOND.

C'est très-clair et très-bien . . Maintenant vous prouvez . .

LE CHEVALIER.

Pour ces preuves vos fonds sont très-bien arrivés;
Nous avons des amis; avec un sacrifice
En bon argent comptant, ils nous rendront justice;
Et grâce à mes soins le prince signera
Notre contrat, bien fait, présenté par Emma.

EDMOND.

Oh! tout est calculé . . . Vraiment je vous admire,
 Vous avez du talent plus que je ne puis dire.

LE CHEVALIER, *riant*.

Et voyez-vous le fils du marchand de Riga
 Qui compte sur son titre et sur sa terre!

EDMOND, *riant*.

Oui-dà.

LE CHEVALIER.

Comme il restera sot!

EDMOND, *riant*.

Bien sot de l'aventure.

LE CHEVALIER.

Et monsieur le marchand?

EDMOND, *riant plus fort*.

Vous voyez sa figure.

LE CHEVALIER.

Il est un certain point qui me gêne pourtant:
 De notre jeune Emma je ne suis pas content;
 Cette diable de lettre intrigue la petite.

EDMOND.

Mais la moindre raison la remettra bien vite.

LE CHEVALIER.

Non, elle se défie à présent du baron,
 Et de tous ses parents, de moi-même aussi . . .

EDMOND.

Bon.

Eh bien, je parîrais, et cela tout-à-l'heure,
 Que, si je lui parlais seulement un quart d'heure . . .
 (Maintenant que je sais vos excellents projets . . .
 Et que mon intérêt se lie à vos succès),
 J'aurai bientôt détruit cette espèce de crainte,
 Ce doute de son sort dont elle a l'âme atteinte;
 Oui, je ferais si bien, par mes bonnes raisons,
 Que je l'arracherais à de vagues soupçons.

LE CHEVALIER.

Parbleu! vous me donnez une heureuse pensée.

EDMOND.

D'un rien cette famille est très-embarrassée;
 Ah! si vous n'étiez pas un si loyal ami,
 Ils n'auraient pas mes fonds.

LE CHEVALIER.

Dois-je les prendre ici :
Ou si j'irai chez vous ?

EDMOND.

Au plus tard dans une heure.
Je dois pour les avoir, aller à ma demeure.

LE CHEVALIER.

Très-bien. Moi, de ce pas je cours dire au baron
Que vous verrez Emma : le moyen est très-bon.
Ainsi vous nous prêtez votre or, votre éloquence ;
Par vous nous reprendrons notre magnificence.
Le bien d'un sot marchand deviendra notre bien ;
Il nous arrondera nous autres gens de bien.
Sur le prêt n'ayez pas surtout l'âme inquiète,
Le marchand de Riga se charge de la dette.
Quelle joie ! Ah ! mon cœur . . embrassons-nous tous deux.
Que douce est l'amitié pour les cœurs généreux !
Au revoir, cher ami.

(Il sort par le fond.)

Scène IX.

EDMOND, seul.

Trop heureux artifice !
Tu n'es donc pas toujours un des moyens du vice !
Grâce à toi, signalant les pièges suborneurs,
J'arrache l'innocence aux mains des corrupteurs.

(Il sort par le côté gauche.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Scène I.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh ! non, mon cher baron, vous n'avez rien à craindre ;
Notre riche Francbourg connaît peu l'art de feindre ;
Puis, c'est un commerçant qui doit compter très-bien :
Loin de le redouter, pressez cet entretien.

LE BARON.

Ce que vous dites-là je l'ai pensé d'avance ;
Et j'y cède pourtant moins qu'à la circonstance :
Mais la petite exige impérieusement
De voir monsieur Francbourg, ne fût-ce qu'un moment.

LE CHEVALIER.

Comment ! de lui parler elle a vraiment envie ?

LE BARON.

Vous ne le saviez pas ? Elle presse, elle prie ;
Et même tout-à-l'heure est venu déclarer
Qu'elle ne voulait point aujourd'hui se parer,
Puisqu'on lui refusait de voir une personne
Que son tuteur estime, et qu'elle affectionne ;
Que le père de Charle est partout respecté ;
Et qu'elle veut le voir en pleine liberté.

LE CHEVALIER.

Pour une jeune fille, elle a du caractère . .
C'est ce maudit écrit qu'on doit à votre frère . .

LE BARON.

Ai-je pu, dites-moi, l'entendre sans fureur ?
M'imputer un motif qui doit blesser l'honneur !
Oui, sans doute, effrayé du sort qui me menace,
Je veux ravoïr mes biens ou par droit ou par grâce ;

Je puis les demander au prince justement,
Et même m'appuyer d'un cruel testament . .
Mais me calomnier, ô dieux ! cette infamie . .

LE CHEVALIER.

C'est prendre au sérieux une plaisanterie.
A la cour on sait bien tout ce que nous valons.

LE BARON, *à part.*

Le fat met de niveau nos réputations !

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous décidé pour la chère petite ?

LE BARON.

A son appartement je suis allé bien vite ;
Et lui promettant tout pour calmer son effroi,
J'ai dû justifier sa confiance en moi.
Elle verra Francbourg ce soir en tête-à-tête.

LE CHEVALIER.

Très-bien. Et pense-t-elle à la grande toilette ?

LE BARON.

Mais vous savez qu'elle est attendue à la cour,
Qu'on doit l'y présenter avant la fin du jour.

LE CHEVALIER.

Ah ! tout est réparé ; la chose au mieux s'arrange :
Car moi, de mon côté, j'ai parlé comme un ange ;
Et Francbourg agira comme nous le voudrons.

LE BARON.

Il recevra de moi quelques instructions.
Et puisque Rosenthal de loin me calomnie,
J'opposerai la ruse à cette perfidie.

Scène II.

LE BARON, EDMOND, LE CHEVALIER.

EDMOND, *en dehors par le fond.*

Que ces gens-là sont lents dans les choses qu'ils font !

LE CHEVALIER.

Paix !

EDMOND, *entrant.*

J'aime qu'en affaire un commerçant soit rond.

(*Au baron.*)

C'est à cause de vous que je suis en colère ;
En deux mots j'ai voulu terminer votre affaire . .

LE CHEVALIER.

Qui donc y met obstacle?

EDMOND.

Oh! personne, je croi.

Il serait trop plaisant qu'on me refusât, moi!

Je dis à mon banquier. „Vous me tiendrez ma somme

En bon or, toute prête . .” Eh bien! ce diable d'homme

S'arrange de façon, je ne sais pas comment,

(Le chevalier est dans des transes.)

Que vous serez forcé . . de prendre de l'argent.

LE CHEVALIER, respirant.

Quoi, n'est-ce que cela?

EDMOND.

Cela me contrarie.

Je n'ai pu l'apporter.

LE CHEVALIER.

De peur qu'on ne l'oublie,

J'irai, moi . .

EDMOND, au baron.

Vous savez que je suis du secret;

Mais pourquoi donc aussi ne pas me mettre au fait?

J'ai bien innocemment contrarié vos vues:

Mon adresse saura réparer mes bévues;

Votre Emma connaîtra par moi la vérité.

LE BARON.

Puisque de lui parler vous avez la bonté,

Avant cet entretien nous devons vous instruire

De ce que vous devez en ce moment lui dire.

LE CHEVALIER.

Il faut avec Emma s'y prendre prudemment.

LE BARON.

Elle a le tact bien fin.

LE CHEVALIER.

L'esprit très-pénétrant.

LE BARON.

Vous lui direz d'abord, que, loin de sa famille,

Mon frère est très-jaloux de l'éclat dont je brille.

EDMOND.

Je lui dirai cela.

(Le chevalier et le baron font légèrement retourner Edmond à l'instant qu'ils lui adressent la parole.)

LE BARON.

Que la méchanceté

Poursuit dans ses succès l'homme de qualité.

EDMOND.

Soit.

LE CHEVALIER.

Que vous avouez, et sans aucun scrupule,
Que l'oncle de Riga n'est qu'un fou ridicule.

EDMOND.

Pas mal.

LE BARON.

Qu'il a prouvé, dès ses plus jeunes ans,
Qu'il était le fléau de tous ses bons parents.

EDMOND.

C'est vrai.

LE CHEVALIER.

Qu'on le connaît, et que de sa folie
Il amuse à Riga toute la bourgeoisie.

EDMOND.

Au mieux.

LE BARON.

Que c'est un fait que vous lui prouverez.

EDMOND.

Oh! je prouverai, moi, tout ce que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Ah! dites bien aussi qu'il a peu de fortune:
Quoique notre orpheline ait l'âme peu commune,
On préfère toujours un oncle riche et grand
A celui que l'on croit être un petit marchand.

EDMOND.

Cette réflexion est bonne, et très-profonde.

LE CHEVALIER.

Je me flatte entre nous de connaître le monde.

EDMOND.

Peste!

LE CHEVALIER.

On me tromperait très-difficilement.

EDMOND.

Parbleu! je le vois bien . . . Allons, dans un moment,
Je me rappellerai la leçon qui m'est faite.

Pour moi, comme pour vous, messieurs, elle est parfaite;
Mais si par aventure on me parlait, baron,
D'une certaine dot, que répondrais-je?

LE CHEVALIER.

Non.

LE BARON.

Et pourquoi donc tromper? Une fortune ingrate

A trahi mon espoir; mais dès qu'elle me flatte,
J'acquitterai, monsieur, et très-fidèlement,
Le dépôt qu'en mes mains on mit loyalement.

EDMOND.

C'est très-bien, cher baron, de penser de la sorte.

LE CHEVALIER.

Nous sommes braves gens, ou le diable m'emporte.

EDMOND.

Je pense que le fils du marchand de Riga
De nos arrangements très-mal s'arrangera.

LE BARON.

Il est riche, dit-on?

LE CHEVALIER.

Bon! il est mort, peut-être.

D'ailleurs, nous n'avons pas l'honneur de le connaître.

LE BARON.

Si, par quelques revers, il était malheureux,
Je lui ferais un sort.

LE CHEVALIER.

Comme il est généreux!

EDMOND.

A qui le dites-vous?

LE BARON.

Déjà l'heure s'avance;

Et ce soir le château réclame la présence
De notre belle Emma.

EDMOND.

Je vais l'attendre ici.

Je me tirerai bien, je crois, de tout ceci.

LE CHEVALIER.

Parlez-lui prudemment de la lettre reçue.

Nous viendrons vous rejoindre après cette entrevue:

Au revoir.

(Il sort avec le baron par le fond.)

Scène III.

EDMOND, seul.

EDMOND.

Bon! tout marche au gré de mes souhaits!

Comme ils viennent se prendre en leurs propres filets!

La fille d'honneur. Rép. No. 91.

[5]

Je les plains maintenant, surtout mon pauvre frère;
 Car il n'est pas méchant, je crois, par caractère.
 A présent, je suis sûr qu'il devait ignorer . .
 Mais il me faut encor du temps pour m'éclairer:
 Songeons à notre Emma . . Si, pour calmer sa peine,
 Je révélais mon nom et le but qui m'amène? . .
 Quoi, j'oublierais toujours que je suis étranger;
 Que le prince est amant, et qu'il peut se venger;
 Que je n'ai point d'amis? Ah! gardons le silence:
 Oui, le salut d'Emma dépend de ma prudence.

(Il aperçoit Emma; elle a l'air pensif.)

Elle vient, et n'a plus cet air joyeux, naïf:
 C'est la beauté qui craint un repentir tardif.

Scène IV.

EMMA, EDMOND.

(Toute cette scène, jusqu'au moment du grand couplet d'Edmond, doit être dite par Emma avec une noble simplicité.)

EMMA, est en grande toilette de cour; elle entre par le fond.

En cherchant à vous voir, je dois être sans crainte;
 Cependant, malgré moi, je me sens l'âme atteinte
 De ce trouble inquiet, sentiment précurseur
 Que l'on doit éprouver à l'aspect d'un malheur.
 La lettre que tantôt vous m'avez fait connaître,
 Ne m'en dit point assez, et m'en dit trop, peut-être.
 Mon oncle me prescrit d'attendre son retour,
 Pour accepter l'emploi qu'on me donne à la cour.
 Il dit qu'un précipice . . Apprenez-moi, de grâce,
 Quels sont mes ennemis? quel danger me menace?

EDMOND.

Quels sont vos ennemis? ce sont de vils flatteurs,
 Qui vous cachent le piège en le couvrant de fleurs;
 A leur ambition dévouant la victime,
 Ils vont, en la parant, l'entraîner dans l'abîme.

EMMA.

Dieux!

EDMOND.

Ce n'est qu'en tremblant que je vais déchirer
 Le voile dont leur ruse a su vous entourer.

EMMA.

Le touchant intérêt qu'à moi vous semblez prendre,

Quand j'en devrais souffrir, me force à vous entendre:
Mais ne vous a-t-on point trompé sur mes parents?
Pour la première fois, dois je croire aux méchants?

EDMOND.

Ah! lorsqu'en leur faveur votre bon coeur réclame,
Le mien voudrait aussi leur épargner le blâme:
Mais, cependant, voyons s'il est bien mérité;
Parlons d'eux et de vous avec sincérité.

EMMA.

Le pourrai-je autrement, je suis sans artifice.

EDMOND.

Je le crois, mon enfant, je vous rends bien justice.
Quel était votre sort chez monsieur le baron?
Avait-on des égards pour vous dans la maison?
Certains mots, échappés à l'ardeur de votre âge,
M'ont donné le désir d'en savoir davantage.
Ne m'avez-vous pas dit que, chez votre tuteur,
Vous aviez dès l'enfance éprouvé le malheur?

EMMA.

De mon tuteur, monsieur, j'aurais tort de me plaindre.
De sa sévérité je n'avais rien à craindre;
Lui seul me protégea; mais, dès qu'il s'éloignait
C'est alors qu'au château mon tourment commençait.

EDMOND.

Continuez. Songez qu'il faut que l'on m'éclaire.
Envers vous, pauvre enfant, on fut donc bien sévère?

EMMA.

On fut cruel, monsieur; je dois en convenir.
Sachez que j'ai passé mon enfance à souffrir
Le chagrin, le caprice, et l'orgueil de ma tante:
J'enviais en secret le sort d'une servante.
Pas un mot d'intérêt, pas un nom d'amitié;
On semblait m'accorder le pain de la pitié.
Si quelques étrangers, ignorant ma naissance,
Demandaient qui j'étais, soudain, en ma présence,
On disait, sans égard: „C'est l'enfant du malheur,
Dont le noble baron s'est fait le protecteur.”
Oh! c'est surtout, monsieur, la dame douceuse,
Belle-soeur du baron, que l'on dit si pieuse,
Qui remplissait mes jours, déjà trop rigoureux,
De devoirs puérils, de soins minutieux;
Et qui très-fière aussi de tant de bienfaisance,
Me faisait un tourment de la reconnaissance.

Ah! si le ciel encor m'offrait dans l'avenir
Les chagrins du passé, j'aimerais mieux mourir.

EDMOND.

Chère enfant! . . il cessa le temps de la souffrance,
Lorsque du chevalier l'agréable présence
Découvrit en un jour aux parents aveuglés
Des charmes à leurs yeux par le malheur voilés.
Combien ce changement dut vous sembler étrange!

EMMA.

Dès cet instant, monsieur, je leur parus un ange.
Je devais en effet ce prodige étonnant
A notre chevalier; mon oncle était absent.
A peine je parlais, qu'un bienveillant sourire
D'avance applaudissait ce que je n'osais dire.
On louait mon esprit; et ma naïveté
Ajoutait, disait-on, du prix à ma beauté.
La baronne voulut qu'on changeât ma parure;
Ses mains prirent le soin d'embellir ma figure;
Et quand je fus parée, ah! leur ravissement
Devint égal au moins à mon étonnement.
Le lendemain du jour qu'on me trouva si belle,
Ma tante quelque temps se retira chez elle:
Elle était bien malade; au moins on le disait.
De se rendre à Toeplitz on forma le projet.
Mon oncle y devait être; et, malgré mon jeune âge,
A ma grande surprise on me mit du voyage.

EDMOND.

Dites-moi, la malade avait-elle en partant
La figure abattue et l'air un peu souffrant?

EMMA.

Jamais je ne la vis plus gaie et plus aimable.
La route nous parut à tous fort agréable:
Chaque objet inspirait les mots les plus heureux;
Formant mille projets, j'en riais avec eux;
Des châteaux qu'on voyait noble propriétaire,
Chez moi je recevais une cour tout entière:
Nous arrivons enfin. Quel plaisir en ce lieu!
Toeplitz réunissait bal, comédie et jeu;
Moi, qui ne connaissais que le château gothique
De monsieur le baron, séjour mélancolique;
Moi, qui fus élevée au milieu d'un désert
Où ce mouvant tableau ne fut jamais offert;
Et qui savais à peine, en mon erreur profonde,

Que hors du vieux manoir il existait un monde;
 Jugez si je devais éprouver du plaisir
 Dans ce lieu ravissant, où vient se réunir
 Tout ce que l'Allemagne a de haute noblesse;
 Où j'entendais toujours Monseigneur, votre Altesse:
 Lorsqu'un jour notre prince . .

EDMOND.

Ah! le prince était là?

(à part.)

Tout bas je me disais, bientôt il paraîtra.

EMMA.

J'ignorais . .

EDMOND.

La baronne était bien mieux instruite?

EMMA.

Je le crois; car avant sa première visite,
 Je vis qu'on s'attendait à sa réception
 Par les brillants apprêts qu'on fit dans la maison.
 A son auguste aspect mon coeur battit de crainte,
 Et d'un trouble nouveau je me sentis atteinte.
 Sortant du long ennui qui remplissait mes jours,
 J'entends autour de moi le tumulte des cours;
 Je me crus transportée au temps de la féerie;
 Je me vis destinée à la brillante vie
 Qu'assurent la richesse ainsi que la grandeur;
 Tout s'offrait à mes yeux sous les traits du bonheur;
 Chaque jour amenait une fête nouvelle.
 A les entendre tous, j'en étais la plus belle;
 Je ne le croyais pas; et j'éprouvais pourtant
 Un grand charme à savoir que je plaisais autant.

EDMOND.

Le prince à vous fêter se distingua sans doute?
 Où vous rencontrait-il?

EMMA.

D'abord à la redoute;

Et toujours, dans les bals, il venait près de moi:
 Du plus simple écuyer il avait pris l'emploi;
 Il ordonnait les jeux, et dans nos promenades
 Nous faisait entourer de belles cavalcades;
 Sur les monts de Toeplitz nous allions quelquefois.
 Un jour, un enchanteur se trouva dans les bois
 Qui résonnaient au loin d'une douce harmonie:
 Bientôt d'un pavillon sort un brillant génie.

Il venait par son art m'annoncer l'avenir.
 Cet avenir n'était que bonheur et plaisir.
 Arrivent des marchands, puis une loterie;
 La carte qui gagnait, par moi toujours choisie,
 Grâce à mon talisman donné par l'enchanteur,
 Du destin soumettait la chance en ma faveur.

EDMOND.

Je le crois bien, le sort vous était favorable;
 Car l'enchanteur était un prince très-aimable.
 Quoi! vous ne vîtes pas, dans ces plaisirs charmants,
 Le langage muet des illustres amants?

EMMA.

Des amants! Non, monsieur. Ah! j'aurais fait outrage
 Au plus aimable prince, estimé comme un sage.
 Il me dit qu'il prenait intérêt à mon sort;
 Qu'il honorait en moi la fille d'un major
 Mort en le défendant dans la dernière guerre.
 Ah! je vis bien surtout qu'il m'aimait comme un père,
 Dès qu'il m'eut proposé l'honorable faveur
 D'être de la princesse une fille d'honneur.

(Edmond fait un mouvement d'horreur.)

J'ai dû le croire . . . Encor je le croirais peut-être,
 Sans le vague soupçon que vous m'avez fait naître.

EDMOND.

Ah dieux! comme ils allaient à leur but pas à pas!

EMMA.

Quel était donc leur but?

EDMOND.

Quoi! vous ne voyez pas . . .

Mais non, je dois parler; votre inexpérience
 Vous ôte des humains la triste connaissance;
 La candeur de votre âme et sa simplicité,
 Présents de la nature et de la vérité,
 N'ont pu vous découvrir cette trame odieuse:
 Mais jugez avec moi cette tante orgueilleuse,
 Qui par le chevalier apprend qu'un vrai trésor
 Est caché dans ses murs: que fait-elle d'abord?
 Jadis on dédaignait une petite fille
 Qui devient dans l'instant l'appui de la famille.
 Tout change en un clin d'oeil; aux mauvais traitements
 On a fait succéder les plus doux compliments;
 La baronne à l'instant s'empare de l'idole;
 Pour l'orner, l'embellir, rien ne paraît frivole.
 Elle fait la malade, et l'on parle des eaux.

Le prince, qu'on y sait, s'y rencontre à propos.
 Là, ce sont les hochets de la magnificence,
 Des présents corrupteurs offerts à l'innocence,
 Des fêtes et des jeux donnés avec éclat;
 Et de tous ces plaisirs quel est le résultat?
 C'est d'apprendre à Tœplitz, au peuple, à la noblesse,
 Qu'Emma, riche en attrait et non moins en sagesse,
 Dont le cœur confiant en sa douce vertu
 Ne voit jamais le mal, ne l'a jamais conçu,
 Que cette noble Emma, d'un prince trop aimée,
 Du nom de sa maîtresse est déjà diffamée.

EMMA, prête à s'évanouir.

Mon cœur . .

EDMOND, la soutenant.

Pour vous sauver je devais le blesser.

EMMA.

Ah! je rougis d'entendre . . et rougis de penser! . . .
 Pour des yeux aveuglés, monsieur, quelle lumière! . .

(Avec l'explosion de l'indignation et de la douleur.)

Quoi! l'on me déshonore, et je n'ai plus de père!

EDMOND.

Mon enfant . .

EMMA.

Comment! celle à qui mes jeunes ans
 Ont été confiés! et ce sont des parents!
 Une tante!

EDMOND.

A la cour on l'excuse peut-être . .

Et c'est là que l'orgueil accorde tout au maître . .

(Emma n'entend plus rien, et réfléchit.)

Emma, qui vous occupe?

EMMA, après avoir réfléchi.

Oui, c'est la vérité.

Je frémis du danger qui me fut présenté:

A mille souvenirs ma mémoire fidèle

En accable mon cœur, et le trouble comme elle.

Quoi! j'ai pu si long-temps ne pas m'apercevoir

De ce que tous les jours le public a pu voir.

Quoi! d'un prince en effet j'ai reçu les hommages!

Il m'offrait des présents que m'apportaient ses pages:

Dans ce moment encor mon front en est paré,

Ou plutôt pour jamais en est déshonoré.

EDMOND.

Emma, rassurez-vous.

EMMA, avec fermeté.

Ah ! si je vous suis chère,
Soyez mon protecteur, bien plus, soyez mon père.
Vous voyez la douleur de l'innocente Emma :
Que faire ? que résoudre ? et qui me sauvera ?
J'embrasse vos genoux.

EDMOND, la relevant.

Viens, viens, ma tendre fille ;
Viens, noble rejeton d'une indigne famille.
Oui, je serai ton père, et ton père a promis
De confondre ce soir tes lâches ennemis.
Mais, chère enfant, calmez l'émotion pénible,
Fruit de la vérité sur un cœur trop sensible ;
De ce que nous ferons parlons tranquillement.

EMMA, veut ôter ses diamants.

Arrachez-moi d'abord l'odieux ornement . .

EDMOND.

Il n'est pas temps encor.

EMMA, avec la plus grande douleur.

Cet attirail perfide
M'accable de son poids.

EDMOND.

Que la raison vous guide.
Il faut écrire au prince, et cela, dans l'instant,
Que vous n'acceptez point cet honneur éclatant . .

EMMA, avec une noble fierté.

Je vous entends, monsieur, et ma plume sincère
Lui peindra la douleur d'une âme noble et fière.

EDMOND, avec fermeté.

Courage !

EMMA.

Oh ! j'en aurai ; n'ai-je pas aujourd'hui
Dans le père de Charle un généreux appui ?

(Elle va à la table à droite, et dicte, en écrivant, la lettre ; elle est dans une grande agitation.)

„ Je fus trompée ; Votre Altesse doit le savoir. Par
„ respect pour moi-même, je ne nomme pas les personnes
„ qui avaient conjuré ma perte . . . En refusant la place qui
„ m'est offerte auprès de la princesse, je lui renvoie tout ce
„ que je veux croire encore être un don de sa générosité !
„ L'orpheline de Rosenthal est noble et pauvre, elle vivra
„ obscure et honorée.

„EMMA DE ROSENTHAL.”

EDMOND.

C'est très-bien, mon enfant, donnez-moi cette lettre ;

(Il prend la lettre.)

Au prince dès ce soir je prétends la remettre.

EMMA.

Comment le pourrez-vous ? Apprenez que, le soir,
Sans être de la cour, on ne saurait le voir.

EDMOND.

J'ignorais . . en effet . . l'étiquette maudite !
Il n'importe, j'y vais, . . oui, j'y vais tout de suite.
J'entends du bruit, je crois . . Retirez-vous, Emma ;
Ne répondez à rien de ce qu'on vous dira.
Dans votre appartement . . On vient, soyez tranquille ;
De loin comme de près je vais vous être utile.

(Il la conduit jusqu'à la porte à droite.)

Scène V.

EDMOND, LE CHEVALIER.

EDMOND, *se parlant.*

Allons, il ne faut pas que je perde un instant.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! de l'entretien vous paraissez content ?

EDMOND, *distrain.*

(*A part.*)

Très-content. Dès ce soir je remettrai la lettre.

LE CHEVALIER.

Vous dites donc, Franchbourg . .

EDMOND, *impatiente.*

Voulez-vous bien permettre . .

LE CHEVALIER.

Mais que diable a-t-il donc ?

EDMOND, *se parlant.*

Si j'avais un moyen

Pour obtenir du prince un secret entretien ? . .

Mais, à cette cour-là, je ne connais personne.

(*Regardant le chevalier.*)

Ce brave chevalier . . l'idée est assez bonne . .

Il me fera parler . . il est très-obligé ;

On obtient tout de lui quand on parle d'argent.

LE CHEVALIER.

Eh ! mais, mon cher Franchbourg, votre état m'inquiète,

La petite, je crois, vous fait perdre la tête.

Qu'avez-vous ?

EDMOND.

Chevalier, je prétends voir la cour.

LE CHEVALIER.

Je vous y conduirai volontiers quelque jour.

EDMOND.

Non, ce soir.

LE CHEVALIER.

Je ne puis.

EDMOND.

Vous allez me conduire.

LE CHEVALIER.

Vous me direz, au moins . .

EDMOND.

Je n'ai rien à vous dire.

LE CHEVALIER.

Mais . .

EDMOND.

Allons, cher ami, voulez-vous me servir ?

LE CHEVALIER.

Je veux . .

EDMOND.

C'est un projet qui doit vous enrichir.

LE CHEVALIER.

Il s'agit d'une affaire ? . .

EDMOND.

Une affaire étonnante,

Qui vous vaudra ce soir deux mille écus de rente.

LE CHEVALIER.

Deux mille écus ! . . avant . .

EDMOND.

Allons, partons tous deux ;

En chemin vous saurez ce que de vous je veux.

Scène VI.

EDMOND, LE BARON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mais voici le baron.

EDMOND, à part.

Oh ! la sotte visite !

(Haut.)

Ne lui disons qu'un mot, et sortons tout de suite.

LE BARON, à Edmond.

Eh bien ! la chère Emma !

EDMOND, *vivement.*

Charmanle, en vérité.

LE BARON.

Son esprit?

EDMOND.

A présent est bien moins agité.

Elle fera pour nous tout ce qu'elle doit faire.

LE BARON.

Ah! vous m'avez servi comme aurait fait un frère.

(Edmond et le chevalier vont pour sortir.)

Mais où donc allez-vous?

LE CHEVALIER.

(Edmond passe derrière le chevalier, et lui fait des signes d'impatience pour sortir.)

Une affaire, un trésor . .

Le bon ami Francbourg . . le prince . . et puis encor,

Deux mille écus de rente, ah dieux! qui sont à prendre.

Si je ne les prends pas, je reviens pour me pendre.

(Il sort avec Edmond, par la gauche.)

Scène VII.

LE BARON, *seul.*

Que parle-t-il d'argent? . .

Scène VIII.

LA BARONNE, LE BARON.

LA BARONNE, *est en grande toilette de cour; elle entre par le fond.*

Rendons-nous à la cour?

Emma sans doute est prête?

LE BARON.

Oui, monsieur de Francbourg

Qui vient de lui parler, a dissipé bien vite

Le trouble que causa cette lettre maudite.

LA BARONNE.

Soit . . Ah! je vais enfin . .

LE BARON.

Le bonheur sur vos traits . .

LA BARONNE.

J'en conviens, mon orgueil sourit à mes succès.

Et mes persécuteurs, à ce malin sourire,

Verront tout le plaisir que leur dépit m'inspire.

Scène IX.

BRIGITTE, LA BARONNE, LE BARON.

BRIGITTE, entre par la droite.

Quel malheur!

LE BARON.

Et quoi donc?

BRIGITTE.

Peut-on le concevoir!

Votre nièce au château ne peut aller ce soir.

LA BARONNE.

Ma nièce! . . .

BRIGITTE.

Elle a quitté sa brillante parure,
 Et, rappelant les jours de sa jeunesse obscure,
 Cherche, les yeux en pleurs, un simple vêtement,
 Et s'enferme aussitôt dans son appartement.

LE BARON.

Sa conduite envers nous . . .

LA BARONNE.

Moi! j'en perdrai la tête.

Quoi! lorsqu'à triompher je me crois toute prête . . .

LE BARON.

Serait-ce donc Francbourg?

LA BARONNE.

Je vous l'ai dit, monsieur;

A vous croire, c'était un homme plein d'honneur!
 Que dira la princesse?

LE BARON.

Et la cour tout entière!

LA BARONNE.

Opposons à l'orage une âme noble et fière:
 On triomphe toujours du courroux d'un enfant.

LE BARON.

Mais songez qu'au château, madame, on nous attend.

LA BARONNE.

Allons! mais ayons soin de parer nos visages!
 Présentons le sourire et des fronts sans nuages
 Aux regards pénétrants de tous nos envieux:
 Si l'on voit nos chagrins, nous nous perdrons tous deux.

(Elle sort avec le baron par le fond, et Brigitte entre à droite.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

*(Nuit d'entr'acte; un domestique apporte des flambeaux
qu'il pose sur la table; on fait le jour.)*

Scène I.

CHARLES, *seul.*

Emma n'arrive point! pourtant elle est instruite
Du motif qui si tard a causé ma visite;
Que mon père a voulu . . . Je crains que le baron
Revienne de la cour et rentre à la maison.
Quand elle saura tout je serai plus tranquille.
Que ne puis-je bientôt à la jeune pupille
Découvrir mon amour et mon déguisement!
Mon père veut encore . . . Il faut être prudent:
J'ignore ses raisons; mais enfin il ordonne,
Et je ne puis livrer nos secrets à personne.
*(Emma paraît; elle porte l'habit le plus simple, elle tient un flambeau
qu'elle pose sur la table.)*
Ah! la voilà pourtant! quel modeste maintien!
Et que ce simple habit à sa beauté sied bien?

Scène II.

EMMA, CHARLES.

EMMA, *sort de la droite.*

Ah! Charles, je vous vois! vous avez dû m'attendre,
En ce salon plus tôt je n'ai pas pu me rendre;

On ne m'a pas ce soir quittée un seul instant;
 Vous avez, m'a-t-on dit, un secret important
 A me communiquer. Parlez. C'est votre père,
 Qu'à présent, comme vous, mon coeur aime et révère,
 Qui près de son Emma vient de vous envoyer.

CHARLES.

Oui, je viens par son ordre afin de vous prier
 De calmer vos chagrins : et surtout pour vous dire
 Que ce soir vers le prince on a dû le conduire,
 Et qu'il espère tout de son coeur généreux.
 Et quant à vos parents . . .

EMMA.

Qu'on m'ôte de chez eux.

Ils ont en un instant perdu ma confiance;
 Non, ils n'ont plus de droits à mon obéissance;
 Avec calme, aujourd'hui, mon coeur les juge tous.
 A l'indignation, au plus juste courroux,
 A la crainte surtout, le mépris a fait place.
 J'ai d'un coeur innocent la vertueuse audace:
 Je vais avoir recours à mon vrai protecteur,
 Mon oncle de Riga deviendra mon tuteur;
 Il faut qu'on me conduise en ce lointain asyle
 Que la pitié promet à la pauvre pupille.

CHARLES.

Oui, vous avez raison; cet oncle infortuné,
 Et de tous ses parens toujours abandonné,
 Retrouvant dans Emma l'honneur de sa famille,
 Va la voir et soudain l'adopter pour sa fille;
 Mais, que dis-je? son fils établi près de vous,
 Déjà votre cousin, est bientôt votre époux.

EMMA.

Jamais.

CHARLES.

Quoi! votre coeur à ses désirs contraire
 Rejetterait le fils en adoptant le père?

EMMA, amèrement.

Oui, votre protégé, ce bienheureux cousin,
 Ne recevra d'Emma ni le coeur ni la main.

CHARLES.

Il est digne de vous.

EMMA.

De lui je suis indigne.

CHARLES.

Il succède à son père; et cet honneur insigne

Lui rend en un instant, et même à cette cour,
Le haut rang dont votre oncle a dû jouir un jour.

EMMA.

Je fais très-peu de cas, monsieur, de sa noblesse.

CHARLES.

Quand au titre de comte il unit la richesse!
Quand parmi nos seigneurs il est un des premiers! . . .

EMMA, piquée.

Que voulez-vous, monsieur, j'ai les goûts roturiers;
Et ses titres pour moi deviendraient un obstacle
Qu'on ne détruirait pas sans un très-grand miracle.
Oui, par tous mes chagrins, mes parents m'ont appris
Qu'à nos yeux un seul bien doit avoir quelque prix;
C'est ce bonheur qui suit la paix de l'innocence.
D'un autre, ce matin, j'avais quelque espérance,
Je me livrais sans crainte à son charme trompeur;
L'abîme s'est ouvert, j'ai vu le déshonneur.
Ah! depuis cet instant une terreur secrète
Offre mille dangers à mon âme inquiète:
Dès aujourd'hui je vois que mon sort est affreux,
Que je ne connais point cet oncle généreux,
Devenu mon appui; que je suis sans fortune,
Qu'aux autres comme à moi ma noblesse importune
Est un chagrin de plus qui viendra m'accabler:
Ce cruel avenir, Charles, me fait trembler!

(D'une voix timide, et les yeux baissés.)

Je croirais tout devoir à la faveur céleste,
Si quelque homme de bien, né dans un rang modeste,
Daignait à mes vertus confier son bonheur,
Et m'offrir un époux dans un libérateur.

CHARLES.

Chère Emma! ce désir d'une âme vertueuse,
Le ciel va l'exaucer, et tu vas être heureuse!
Il t'a donné mon cœur, et déjà ton époux
Au comble de l'ivresse embrasse tes genoux.

EMMA.

Ah! Charles! mon ami, vous me donnez un père.

CHARLES.

Ah! vous l'eûtes toujours! pour vous plus de mystère.
Je dois vous confier . . .

EMMA, apercevant le baron et la baronne.

Oh ciel! c'est mon tuteur!

Scène III.

EMMA, CHARLES, LA BARONNE, LE BARON.

(On ouvre la grande porte du salon, le baron et la baronne surprennent Charles aux pieds d'Emma.)

LA BARONNE.

Quoi! votre secrétaire! ah monsieur! quelle horreur!

LE BARON.

Comment, chez moi, monsieur, avoir cette impudence!

LA BARONNE.

Et vous, mademoiselle, avec tant d'innocence,
Vous permettez . . .

CHARLES, à la baronne.

Madame, aurez-vous bien le front? . . .

LE BARON.

Qu'est-ce à dire! monsieur, sortez de ma maison.

EMMA.

Charles . . .

CHARLES.

Monsieur, songez . . .

EMMA, à Charles.

Obéissez, de grâce.

CHARLES, à Emma.

J'obéis, mais à vous . . . et si . . .

LE BARON.

L'on me menace!

Si vous ne sortez pas; j'appelle . . .

CHARLES.

Doucement.

Je sors . . . pour revenir peut-être dans l'instant.

Oui, monsieur le baron, je vous ferai connaître

Que l'on n'est pas toujours ce que l'on dut paraître:

Apprenez . . . que je suis un époux de son choix;

Que sur elle bientôt vous n'aurez plus de droits,

Et que . . .

LA BARONNE.

Cette insolence . . .

CHARLES, en sortant.

Oui, noble infortunée,

Je veillerai sur eux et sur ta destinée!

(Il sort par la gauche.)

Scène IV.

EMMA, LA BARONNE, LE BARON.

LA BARONNE, *avec fureur.*

Eh bien, mademoiselle!

EMMA, *froidement et avec mépris.*

Eh bien! que voulez-vous?

LA BARONNE.

Cet homme a votre coeur, il sera votre époux!
Le choix est noble.

EMMA.

Noble, oui; si votre noblesse
Fait voir une vertu dans la délicatesse.

LA BARONNE.

Voilà de bien grands mots; mais, malgré votre espoir,
Vous pourrez, avant peu, rentrer dans le devoir.

EMMA.

Si je m'en écartais, c'était par ignorance;
Mais, de ce soir, j'y rentre; et, je le dis d'avance,
Pour m'en faire sortir vos efforts seraient vains:
On ne m'abuse plus, j'ai connu vos desseins.

LE BARON.

Quoi! nos desseins! au moins devez-vous nous instruire . .

EMMA.

Madame m'entend bien; je n'ai plus rien à dire.

LA BARONNE, *au baron.*

Mais voyez, quel air digne!

EMMA.

Et cette dignité

Me convient maintenant.

LE BARON, *voulant la calmer.*

Ma chère! . .

LA BARONNE.

En vérité

Quand le public saura quelle est votre folie,
Il pourra justement blâmer une étourdie.

EMMA.

Du public désormais je ne crains plus l'aspect.
Emma, sous cet habit, a droit à son respect:
Mais si la calomnie attaque ma personne,
Si le monde trompé, sur moi qu'on abandonne,
Porte un regard méchant, je le soutiendrai bien:*(Avec dignité et colère.)*

Vous, madame, tâchez de supporter le mien!

(Elle sort par la droite.)

Scène V.

LA BARONNE, LE BARON.

LA BARONNE.

Quel air impérieux !

LE BARON.

Quelle secrète rage,
Au moment du succès, fait éclater l'orage ?
Ne pourrai-je bientôt en connaître l'auteur !
C'est quelque courtisan jaloux de ma faveur.

LA BARONNE.

Nous l'apprendrons trop tôt.

LE BARON.

Hélas ! tout nous accable.

De la cour, de la ville, on nous rendra la fable . .

Déjà le maréchal me disait froidement :

„La noblesse n'est rien dans un gouvernement,
„Si par de bonnes mœurs, l'honneur et le courage,
„Elle n'obtient son droit sur le public hommage.”
Par de pareils propos que prétendait-il donc ?
Une rougeur subite a coloré mon front,
Quand bientôt, condamnant ma folle confiance,
Il a parlé de vous, d'Emma, de sa prudence . .
Je soupçonne une intrigue . .

LA BARONNE.

Ah ! maudits courtisans !

C'est ainsi qu'ils sont tous, dès qu'ils sont triomphants.
Comme ils riaient tout bas, surtout quand la princesse
M'a répété deux fois, d'un ton de politesse . .
„Je vous fais compliment. Le fils de Rosenthal,
„Du malheureux Edmond, de cet original,
„Dont les terres étaient sous notre dépendance,
„Va reconvrer ses biens, les droits de sa naissance ;
„Vous en êtes charmée ?”

LE BARON.

Eh ! que deviendrons-nous ?

LA BARONNE.

Jugez de mon ennui, jugez de mon courroux ;
Je ne puis exprimer quel était mon martyre ;
Ma bouche vainement appelait le sourire,
Le ton, le mot, la voix, tout était affecté ;
J'étouffais, et mon air grimaçait la gaité.

LE BARON.

Ah ! plus que vous encor j'étais à la torture.
De ce vil chevalier dévorer une injure !

Pourriez-vous soupçonner que cet ingrat faquin,
Lorsque j'allais à lui, s'est retiré soudain ?
Se voir humilier par un tel misérable !
Ah ! c'est le dernier trait au malheur qui m'accable !
Je vois trop maintenant que votre ambition
Par d'odieux projets vient de flétrir mon nom.

LA BARONNE.

(*Au chevalier qui entre.*)

Quoi ! monsieur . . . Mais que vois-je ! ici qui vous ramène ?

Scène VI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER, *entrant du fond.*

Je n'abandonne point mes amis dans la peine.
D'ailleurs, je dois venir avec vous m'affliger,
Notre sort est commun, je veux tout partager.

LE BARON.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai, ma disgrâce est complète ;
On m'a congédié, c'est une affaire faite :
La princesse prétend que je me porte mal,
Et m'engage, en riant, à prendre l'air natal.
Quel soin de ma santé ! Grâce à son ordonnance,
Il me faudra, demain, quitter la résidence.

LE BARON.

Mais cependant tantôt, lorsque toute la cour
En moi ne voyait plus une idole du jour,
Quand tous mes bons amis, honteux de me connaître,
Craignaient de me parler, et m'insultaient peut-être,
Je vous ai très-bien vu rire avec eux tout bas,
Et fuir à mon aspect.

LE CHEVALIER.

J'étais dans l'embarras :
Et vous en eussiez fait tout autant à ma place.
J'entre, et bientôt après j'apprends votre disgrâce ;
On vous blâme très-fort, on me sait votre ami,
Et moi je fais comme eux, et je vous blâme aussi.
C'est tout simple, baron.

LA BARONNE.

Et quelle est l'âme honnête
Qui vient de déchaîner contre nous la tempête ?

LE CHEVALIER.

Ah ! ne m'en parlez pas ; c'est le diable, je crois ;

(Il indique des ordres.)

Et cependant ce diable est tout couvert de croix.
Ce monsieur de Franchbourg, cette bonne personne
Qui promet son argent et jamais ne le donne,
Qui m'a de ses discours si bien ensorcelé
Qu'en enfer avec lui je m'en serais allé,
Ne m'a-t-il pas, tantôt, par de belles paroles
De trésor, de fortune . . ô promesses frivoles !
Forcé de le conduire au prince, qu'il prétend
Entretenir le soir d'un projet important ;
Sa parure brillante et son air de richesse
N'ont fait que redoubler pour lui ma politesse.
Nous sortons ; cependant je voyais en chemin
Qu'il me considérait avec un oeil malin !
Surtout, de temps en temps, je voyais un sourire
Tant soit peu diabolique, et qui semblait me dire ;
Monsieur le chevalier, vous n'êtes qu'un grand sot :
Et votre serviteur vous l'apprendra bientôt.

LE BARON.

Mais ne savez-vous pas qu'elle importante affaire !

LE CHEVALIER.

Si l'on peut par le geste avoir le commentaire,
Je crois avoir tantôt assez bien entendu
Le motif pour lequel l'étranger est venu.

LE BARON.

Achievez.

LE CHEVALIER.

Chez le prince, aussitôt que j'arrive,
J'annonce l'inconnu . . L'impatience vive
De ce monsieur Franchbourg, le fait entrer soudain.
Le prince, en le voyant, me fait avec la main
Un geste familier, et dont j'ai l'habitude,

(Il indique avec la main qu'il faut sortir.)

J'obéis, et m'éloigne avec inquiétude.
Ne pouvant rien entendre, au moins je veux voir tout :
A la porte, en dehors, je reste donc . . . debout.
Le prince à l'étranger montre de la surprise,
Comme s'il lui disait : Serait-ce une méprise !
Alors, je vois Franchbourg sortir subitement
Une lettre, et l'offrir au prince qui la prend :
Il lit ; mais tout-à-coup, par un geste terrible,
Il prouve que l'écrit perce son coeur sensible !
Il se recueille, il pense ; et d'un prompt mouvement
Il embrasse Franchbourg, le presse étroitement,
Lève les yeux au ciel, comme s'il voulait dire :

Par toi seul sur mon cœur je reprends mon empire;
Viens! et comme il sortait, moi, je m'offre à ses yeux,
Je cours lui présenter ce souris gracieux,
Dont je fais à la cour un si fréquent usage;
J'étais comme celà, lui montrant mon visage!

(Il fait une grimace riante.)

Mais il jette sur moi des regards de fureur
Que j'interprète ainsi... Toi, tu n'es qu'un flatteur,
Va-t'en! Ce que j'ai fait, honteux de ma bétise;
C'est ainsi que le diable a finit l'entrevue.

Scène VII.

LA BARONNE, EMMA, LE CHEVALIER, LE
BARON.

EMMA, à la baronne entrant par la droite.

Madame, malgré moi, je reviens près de vous.

Oui, je vais mériter encor votre courroux;

Mais la nécessité me contraint à le faire:

Je viens vous prévenir, je le dis sans mystère,

Que je vais m'enfermer dans mon appartement;

Qu'on ne m'en fera pas sortir impunément;

Que je ne suivrai point l'ordre de la princesse.

LE BARON.

Quoi! vous avez un ordre?...

LA BARONNE.

Et qui donc vous l'adresse?

EMMA, à la baronne.

Vous le savez très-bien, et ce feint embarras...

LE CHEVALIER.

Ah! nous vous assurons...

EMMA, avec le plus grand mépris.

Je ne vous parle pas.

(Le chevalier passe à la droite de la baronne.)

LE BARON.

Qu'ordonne la princesse?

EMMA.

Elle ordonne d'attendre

La personne qui doit arriver pour me prendre;

Elle veut me tirer des mains de mon tuteur,

Et me choisir enfin un autre protecteur.

LA BARONNE, au baron.

Vous enlèverait-on, monsieur, votre pupille?

EMMA, froidement à la baronne.

Ne vous contraignez pas; la feinte est inutile!

Je ne céderai point à cet ordre obligeant:

On se tromperait fort de me croire une enfant.

Je saurai maintenant résister à l'adresse.
 Le messager se dit page de la princesse;
 Et ses traits m'ont offert celui qui, dans ce jour,
 Est venu m'apporter les présents de la cour.

LE BARON, avec douceur.

Je vous répons, Emma, que votre défiance
 N'a pas de fondement.

LA BARONNE.

C'est de l'extravagance.

EMMA.

Il n'importe, madame, ici je veux rester.

(Tendrement au baron.)

Ah! me forceriez-vous, monsieur, à vous quitter?
 Vous m'aimiez autrefois; je suis votre pupille;
 A vous seul, aujourd'hui, je demande un asyle:
 Oui, de me protéger tout vous fait une loi.

LE BARON, ému.

Viens, viens, ma chère Emma!

Scène VIII.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, EMMA, EDMOND,
 CHARLES, LE BARON.

EDMOND, entrant par le fond, et repoussant un valet.

Non, j'entre, malgré toi.

EMMA.

C'est monsieur de Franchbourg!

EDMOND.

C'est moi, ma jeune amie.

EMMA.

Quoi! Charle aussi! tous deux vous me rendez la vie.

LE BARON.

On ose ainsi venir! . .

LA BARONNE.

On force ma maison!

EDMOND.

Par le prince envoyé . . Monsieur, c'est en son nom
 Que vous obéirez à l'ordre qui m'amène;
 D'abord, de notre Emma je viens calmer la peine.
 Monsieur, j'ai vu le prince; et son coeur généreux,
 Par un juste retour, a comblé tous mes vœux.
 Pour expier ses torts envers cette orpheline,
 Il lui donne un époux d'une illustre origine.

EMMA, vivement.

Ah! Charle!

EDMOND.

Et cet époux, il est le fils d'Edmond,
 Qui recouvre, à la fois, et ses biens et son nom.

LA BARONNE, à part.

Plus d'espoir!

EMMA, à Charles.

Quoi, monsieur! et vous pouvez vous taire!

CHARLES.

Non, je suis trop heureux.

EMMA, surprise.

Il est donc un mystère? . .

EDMOND, à Charles, en faisant passer Emma à sa gauche.
 Comte de Rosenthal, soyez l'époux d'Emma.

LE BARON.

Ciel!

LA BARONNE, à Edmond.

Qui donc êtes-vous?

EDMOND, lui faisant une révérence grave.

Le marchand de Riga.

EMMA.

Mon oncle!

EDMOND.

Est-ce le nom que me doit une fille?

EMMA.

Mon père!

EDMOND, regardant son frère.

Ah! nous voilà réunis en famille!

LE BARON, à part.

Sur un frère offensé n'oser lever les yeux! . . .

EMMA, passant vers le baron.

Je vais le consoler, il est trop malheureux! . . .

EDMOND.

Vous me quittez, Emma?

EMMA.

Monsieur, c'est votre frère;

Oui, ses bontés . . . et sans . . .

LA BARONNE, amèrement.

Dites, sans moi, ma chère.

Oui, je vois que c'est moi que l'on doit accuser;

Je ne m'abaisse point à vous désabuser.

J'aurais trop peu de droits . . .

LE BARON, à la baronne.

Eh! madame; de grâce! . . .

EDMOND, au baron.

Laissez, elle vous sert.

LE CHEVALIER, bas à la baronne.

Vous montrez une audace . . .

LA BARONNE, avec le mépris le plus grand.

Hein? . . . je vous trouve osé de venir . . . brisons là.

(Au baron.)

Vous! soyez repentant, et tout s'arrangera:

Cédez à la pitié de cette aimable fille;

Je sors. Je n'aime pas les scènes de famille.

(Elle sort par le fond.)

Scène IX.

LE CHEVALIER, EDMOND, EMMA, CHARLES,
LE BARON.

EMMA, retenant le baron qui va pour sortir.

Vous ne la suivrez pas.

EDMOND, passe entre Emma et le baron.

Non, restez près de nous;

Nous ne confondons pas la baronne avec vous . . .

(Il va au baron.)

(Vivement.)

Nous devons nous aimer . . . Embrasse-moi, mon frère.

LE BARON, se jetant dans les bras d'Edmond.

Se peut-il?

EMMA.

Ah! mon oncle!

LE BARON.

O bonté qui m'est chère!

LE CHEVALIER, *comiquement attendri.*

A ce tableau touchant mon coeur intéressé . . .

EDMOND, *prenant la main du baron.*

Le temps achèvera ce que j'ai commencé.

(*Il montre ses décorations.*)

Le travail, tu le vois, m'a rendu ma noblesse;

Eh bien! fais comme moi, qu'un noble orgueil te presse,

Je t'offre des moyens avoués par l'honneur

D'appeler sur les tiens ta première splendeur;

Pour toi de ma fortune une part généreuse . . .

LE CHEVALIER, *plus attendri.*

De ses biens une part! quelle âme vertueuse!

J'en pleure.

EDMOND, *apercevant le chevalier.*

Eh quoi! monsieur, je vous retrouve ici!

Depuis long-temps, ma foi, je vous croyais parti.

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

J'attends . . .

EDMOND.

L'ordre du prince?

LE CHEVALIER, *plus embarrassé.*

Eh non! mais l'avantage

De vous voir.

EDMOND.

Je ferai tous les frais du voyage.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Comment?

EDMOND, *en riant.*

Vous savez bien qu'on peut compter sur moi.

(*Riant plus fort.*)

Mon argent est à vous.

LE CHEVALIER, *avec humeur.*

Au diable, si j'y croi.

(*Il sort par la gauche.*)

Scène X.

CHARLES, EMMA, EDMOND, LE BARON.

EDMOND, *voyant partir le chevalier.*

C'est par ces intrigants que l'on voit la jeunesse . . .

Tu les fuiras, mon fils; tu sais que la noblesse,

Lui pour base a toujours les talents, la valeur,

S'appuie en vain d'un rang qui n'est rien sans l'honneur.

FIN.